



HAL
open science

Théories sur la mémoire épisodique : la théorie causale et le voyage mental dans le temps

Ramla Msheik

► **To cite this version:**

Ramla Msheik. Théories sur la mémoire épisodique : la théorie causale et le voyage mental dans le temps. Philosophie. 2020. dumas-03197862

HAL Id: dumas-03197862

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03197862v1>

Submitted on 14 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License



Ramla MSHEIK

Théories sur la mémoire épisodique : la théorie causale et le voyage mental
dans le temps

Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Philosophie

Parcours : Histoire, Philosophie et Sociologie des Sciences

Sous la direction de M. Kourken MICHAELIAN

Année universitaire 2019-2020



Ramla MSHEIK

Théories sur la mémoire épisodique : la théorie causale et le voyage
mental dans le temps

Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Philosophie

Parcours : Histoire, Philosophie et Sociologie des Sciences

Sous la direction de M. Kourken MICHAELIAN

Année universitaire 2019-2020

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussignée Ramla MSHEIK déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à : Grenoble

Le : 20 août 2020

Signature : Ramla Msheik.

Remerciements

Je tiens tout particulièrement à remercier le professeur Kourken Michaelian pour sa patience, ses conseils et le temps consacré à la relecture de mes écrits.

Sommaire

INTRODUCTION.....	6
CHAPITRE 1 – MEMOIRE EPISODIQUE ET MEMOIRE SEMANTIQUE	8
La mémoire en psychologie.....	8
Le patient K.C	9
Distinction entre la mémoire sémantique et la mémoire épisodique.....	11
Preuves empiriques.....	15
Évaluation de la rigueur des expériences.....	18
CHAPITRE 2 – LA THEORIE CAUSALE DE LA MEMOIRE	20
Approche basée sur le point de vue de la première personne	20
La théorie causale de la mémoire	21
Les théories du réalisme face à la théorie causale	28
Implications philosophiques de la théorie causale	35
CHAPITRE 3 – LE CARACTERE CONSTRUCTIF DE LA MEMOIRE	38
La mémoire : un processus de construction.....	38
La théorie des schémas	43
La mémoire comme une source génératrice épistémique	49
CHAPITRE 3 – LE VOYAGE MENTAL DANS LE TEMPS.....	60
Le continuisme et le discontinuisme.....	60
Implications métaphysique et épistémique du voyage mental dans le temps.....	64
CONCLUSION.....	68
BIBLIOGRAPHIE.....	69

Introduction

Malgré son omniprésence dans le fonctionnement de notre vie quotidienne, la mémoire reste à ce jour sujet à de nombreuses interrogations, aussi bien sur sa base physique que sur ses implications philosophiques dans notre rapport au temps et à l'espace. Son étude en tant que sujet scientifique et philosophique à part entière fut précédée par diverses tentatives visant à l'améliorer pour des fins pratiques. L'un des exemples les plus marquant et encore pratiqué à ce jour est la méthode dite « du palais de mémoire » basé sur les facultés de mémorisation dans l'espace du cerveau humain. Pour ne citer qu'un exemple, cette méthode a permis au champion du monde de mémoire Clemens Mayer de mémoriser 1040 chiffres en seulement trente minutes.

Dans le présent rapport, je vais me concentrer sur l'étude de la mémoire en tant que sujet philosophique à part entière. Cette capacité influençant notre relation au temps, à la réalité ainsi que nos interactions avec nos congénères, son étude philosophique me semble incontournable. Par ailleurs, les cinquante dernières années ont été marquées par de nombreuses avancées en neurosciences fournissant ainsi aux philosophes une base empirique solide pour tenter de développer une théorie de la mémoire nous expliquant son fonctionnement et nous donnant des éléments sur sa métaphysique.

Dans une première partie, je compte montrer que la mémoire n'est en fait pas décrite de manière unique et qu'elle est actuellement classifiée en une taxonomie traduisant la diversité de ses manifestations. Notons que cette taxonomie n'est pas unique et j'évoquerai brièvement d'autres classifications utilisant des critères tels que le temps de rétention des informations ou encore la nature verbale ou non des souvenirs considérés. Cette partie me permettra de définir les notions de mémoire épisodique et de mémoire sémantique introduites par Endel Tulving qui cherchait à montrer que la mémoire n'est pas un système unique. Selon lui, ces deux types de mémoire sont deux systèmes séparés mais pouvant interagir l'un avec l'autre. Notre comportement et par extension, notre rapport au temps et à la réalité étant principalement influencés par la mémoire épisodique, je compte concentrer mon travail sur cette dernière. Plus précisément, je vais présenter les deux théories principales tentant d'expliquer son fonctionnement : « la théorie causale » et la « théorie du voyage mental dans le temps ». La deuxième partie de ce travail sera consacrée à la théorie causale, cette dernière cherchant principalement à faire la distinction entre un souvenir épisodique réel et d'autres états mentaux leur ressemblant mais n'étant que le fruit de l'imagination. La capacité à faire cette distinction

nous permet de délimiter le contenu du souvenir et par suite pourra nous informer sur la nature métaphysique de la mémoire ainsi que d'évaluer la fiabilité de cette dernière. Suite à quoi, je compte évoquer dans une troisième partie certaines observations semblant mettre en difficulté la théorie causale. Je vais notamment aborder deux aspects : le caractère constructif de la mémoire épisodique ainsi que son caractère dit de « source génératrice épistémique ». Enfin, dans une dernière partie, je présenterai la théorie du voyage mental dans le temps. Cette dernière prend mieux en considération les caractères évoqués dans la partie précédente et semble donc plus à même de décrire le fonctionnement de la mémoire épisodique. Notons que cette dernière théorie se trouve cependant encore en difficulté sur le plan métaphysique et épistémologique, ce qui fait actuellement l'objet de recherches dont nous présenterons une introduction à la fin de ce travail.

Chapitre 1 – Mémoire épisodique et mémoire sémantique

La mémoire en psychologie

Pour trouver une théorie qui décrit correctement ce qu'est pour quelqu'un le fait de se souvenir de quelque chose, il faut savoir si la mémoire est une seule entité et ainsi une seule théorie sera suffisante pour la décrire et expliquer ses processus, ou bien si elle est composée de différentes parties qui peuvent collaborer ou pas et dans ce cas, une description du fonctionnement spécifique à chaque type de mémoire sera nécessaire.

Au début de l'étude de la mémoire humaine, cette dernière était vue comme un « tout » et beaucoup de philosophes et de psychologues soutenaient cette hypothèse: c'est l'idée de la mémoire dite "unitaire". Dugald Stewart définit la mémoire comme une faculté qui permet de réserver pour un prochain usage les connaissances acquises. En 1807, partant de cette définition, *Gregor von Feinaigle* avait comparé la mémoire à un dépôt où les souvenirs sont stockés comme des marchandises. L'arrangement méthodologique du contenu de ce dépôt est un critère d'efficacité indispensable pour trouver les souvenirs le plus rapidement possible. Cette façon de décrire la mémoire supposait que la personne qui se souvient connaissait auparavant ce qu'elle voulait de la mémoire. Par exemple, si j'essaie de me rappeler du nom du livre de Amin Maalouf que j'ai lu l'année dernière, je cherche dans ma mémoire la liste des livres que j'ai lu l'année passée et je retrouve *Les Désorientés*. Cette vision suppose que l'on est toujours conscient de ce dont on se souvient. En d'autres termes, le souvenir, selon ce point de vue, est toujours volontaire et constitue à chaque fois un objet de la conscience au sens où on peut en tirer des connaissances sur le passé. Mais ceci est-il toujours vrai ? Faire du vélo nécessite-t-il que l'on cherche à chaque fois dans notre mémoire les différentes étapes pour arriver à avancer avec le vélo ? Intuitivement on sait que la réponse à cette question est négative, ce qui indique que cette vision de la mémoire reste incomplète.

Ainsi, de nombreux psychologues et philosophes ont décidé d'étudier les différentes manifestations de la mémoire dans plusieurs domaines au lieu de chercher une théorie générale de la mémoire, ce qui explique les différentes taxonomies émergeant de leurs études du fait des différents critères utilisés pour distinguer les types de mémoire. Certains, comme Atkinson et Shiffrin, ont proposé un modèle selon lequel les différents types de mémoire se distingueraient selon la durée de rétention de l'information ou du souvenir. Ainsi, on aurait la mémoire à très court terme, la mémoire à court terme et la mémoire à long terme. Mais ce modèle souffre d'un

problème: il ne peut expliquer le cas d'une personne qui ne peut plus se souvenir des événements antérieurs de sa vie (son enfance, son séjour dans un pays...) alors qu'elle garde ses connaissances sur le monde (le sens des mots, les nombres...) bien que ces différents souvenirs soient stockés dans la mémoire à long terme qui ne fait pas de distinction entre eux.

En 2009, Squire fit la distinction entre la "mémoire déclarative" et la "mémoire non déclarative". La première est chargée du rappel des faits et des événements perçus ou vécus par la personne à un moment du passé et son contenu est donc explicite et peut être verbalisé (par exemple, je peux raconter à quelqu'un ce qui s'est passé avec moi hier soir, ou lui parler de mes connaissances en physique). La mémoire non déclarative est quant à elle inaccessible à la conscience. Elle est qualifiée d' " implicite " et son contenu est difficile à verbaliser car il s'exprime sans effort dans nos actions. Cette mémoire comprend la "mémoire procédurale", c'est-à-dire les habiletés, les habitudes et toute forme d'action des êtres humains ne nécessitant pas d'en avoir conscience (faire du vélo, laver la vaisselle...). Elle se développe en accumulant des expériences et à chaque fois qu'une information lexicale est activée, cette activation devient plus rapide.

Cette taxonomie de la mémoire n'est pas très satisfaisante puisque l'on a remarqué que pour certains cas de patients amnésiques ou de personnes souffrant d'une lésion cérébrale suite à un accident, une partie de leur mémoire déclarative était affectée alors qu'une autre restait intacte.

Un cas intéressant d'une personne souffrant de lésion cérébrale suite à un accident a été étudié par le psychologue Endel Tulving : le cas du patient K.C. L'étude de ce cas a permis à Tulving de proposer une nouvelle taxonomie de la mémoire déclarative.

Le patient K.C.

Dans " *The Nature of Remembering: Essays in Honor of Robert G. Crowder* ", Endel Tulving présente le cas remarquable d'un jeune homme, nommé K.C. et âgé de 30 ans, qui eu un accident de moto en 1981 entraînant une forte amnésie. Après cet accident, K.C. fut totalement incapable de se rappeler des événements dont il fut témoin ou qu'il avait vécus durant sa vie. Même en essayant de lui évoquer des faits marquants comme la mort de son frère ou une dispute qu'il avait eu dans une boîte de nuit, il avait le sentiment que ces événements étaient complètement étrangers par rapport à lui. De plus, sa mémoire après l'accident ne pouvait retenir que ce qui lui arrivait dans les deux minutes précédant le moment où l'on sollicitait sa mémoire. Ainsi il n'arrivait pas à former de nouveaux souvenirs.

En revanche, ce jeune homme avait gardé ses capacités intellectuelles : il pouvait toujours s'exprimer normalement, il pouvait lire et écrire et ses connaissances en mathématiques, géographie, histoire, etc. ne différaient pas de celles des gens qui avaient le même niveau d'éducation que lui. De même, il savait toujours jouer aux cartes, il avait gardé un sens de l'humour et il pouvait aussi répondre aux questions portant sur des aspects autobiographiques de sa vie jusqu' à 9 ans, comme les noms des écoles qu'il avait fréquenté, le fait que ses parents avaient un chalet d'été dont il connaissait toujours l'emplacement, la couleur de leur voiture...

Ainsi K.C. était incapable de voyager mentalement dans son propre passé, il vivait dans un monde atemporel. Mais ce problème ne l'empêchait pas d'accomplir des tâches nécessitant ses connaissances générales sur le monde, comme quand on lui demandait de citer les capitales de certains pays. Pourtant, une fois cette tâche accomplie, K.C. ne se souvenait plus qu'il avait passé ce test.

Qu'est-ce qui fait que seulement les souvenirs portant sur son propre passé sont affectés par l'accident alors que ses connaissances sur des faits et des vérités généraux sont restées intactes ? Est-ce que ces deux types de souvenirs sont enregistrés à deux endroits différents du cerveau ? Peut-on conclure que ces deux types d'informations sont traités par deux systèmes de mémoire distincts?

Tulving a présenté comme réponse à ces questions l'hypothèse de deux systèmes de mémoire déclarative, l'un consacré aux événements qu'on expérimente durant nos vies et nommé "mémoire épisodique" et l'autre enregistrant les vérités qu'on apprend sur le monde qui nous entoure et qui a comme nom "mémoire sémantique".

La question serait alors de savoir en quoi ces deux types de mémoire diffèrent-ils et quelles sont leurs similarités ? Sont complètement séparées ou bien est-il possible qu'elles échangent de l'information ? Enfin, peut-on vérifier empiriquement la distinction entre ces deux systèmes ? Tulving essaye de répondre à toutes ces questions dans son livre "*Elements of Episodic Memory*".

Distinction entre la mémoire sémantique et la mémoire épisodique

Avant d'aborder la différence entre ces deux types de mémoires, Tulving souligne qu'il est important de souligner les ressemblances qui nous rappellent que ces deux systèmes ne sont pas complètement séparés, ce qui peut créer une confusion lors de la distinction entre les deux. D'abord, les deux sont des systèmes qui acquièrent, retiennent et permettent de réutiliser les informations et les connaissances. Ensuite, l'acquisition des informations, dans les deux cas, est possible grâce aux sens (qui reçoivent les informations concrètes) et à l'activité mentale (responsable des informations abstraites). Généralement, la rétention des informations dans les deux mémoires se fait automatiquement sans un grand effort ou une dépense d'énergie importante. Une fois que les événements ou les connaissances sont stockés, ils peuvent subir des modifications : pour le cas de la mémoire épisodique, les détails des expériences vécues peuvent être oubliés et dans ce cas, une nouvelle version du souvenir est retenue dans la mémoire. De même pour la mémoire sémantique, les nouvelles idées acquises peuvent changer notre compréhension des idées déjà retenues, ce qui implique leurs modifications. Pour le processus de récupération, il faut avoir dans les deux cas un stimulus qui incite la mémoire à trouver l'information mémorisée spécifique à la situation, ce stimulus pouvant être une question, une musique, une image... Mais ce processus de récupération se déroule inconsciemment, la personne qui se souvient n'est consciente que du résultat de ce processus. Étant donné que les deux mémoires sont déclaratives, comme on l'a déjà évoqué avant, le souvenir récupéré peut être alors verbalisé, mais parfois il est difficile de le décrire d'une façon symbolique, c'est pourquoi on cherche à décrire sa fonction, à quoi il ressemble... (c'est le cas quand on se souvient d'un visage et que l'on essaye de le décrire, d'une musique ou d'un sentiment...). De plus, pour ces deux types de mémoire, on peut s'interroger sur la véracité du souvenir évoqué, ce qui n'est pas possible dans le cas de la mémoire procédurale par exemple. Ajoutons que l'événement ou l'information peuvent être mémorisés et stockés dans la mémoire sémantique ou épisodique dès la première fois qu'on les voit ou qu'on les écoute, contrairement à la mémoire procédurale où la pratique et la répétition sont indispensables pour la mémorisation des compétences.

Quant aux différences entre la mémoire épisodique et la mémoire sémantique, Tulving explique qu'une distinction hypothétique peut être discutée et même critiquée et qu'elle peut servir comme un bon point de départ pour prendre en compte le plus grand nombre de possibilités dans lesquelles la mémoire épisodique diffère de la mémoire sémantique. Il divise son étude des différences en trois grandes parties: dans la première il souligne les différences

sur le niveau de la nature de l'information stockée, la deuxième partie concerne les différences dans les opérations de retenir et récupérer les informations et la troisième montre les différentes applications de chaque type de mémoire.

Sur le niveau des informations

D'abord, et comme expliqué précédemment, les deux mémoires ont généralement les mêmes sources d'information (les sens qui captent les informations de l'environnement de la personne et les processus mentaux comme l'introspection et l'imagination), mais elles se distinguent par la source immédiate de ces informations. Par exemple, une simple sensation d'inhomogénéité dans un champ de perception homogène constitue une source d'information pour le système épisodique alors qu'elle peut être insignifiante pour le système sémantique s'il n'y a pas une connaissance qui peut être comprise derrière cette sensation : elle est peu susceptible d'être enregistrée dans le système sémantique. Une fois que les informations sont stockées dans les mémoires, la question qui se pose est "quelle est l'unité prototype de l'information dans chacun des deux systèmes de mémoire ?". Pour le cas de la mémoire épisodique, l'unité de base est l'événement ou l'épisode qui ont un début et une fin dans le temps. De plus, des acteurs participent généralement à ces événements et la personne qui se souvient peut être un de ces acteurs et/ou simplement un observateur (je peux me souvenir d'une situation que j'ai moi-même vécu ou d'un événement dont j'étais un témoin). Dans le cas où il y a participation au souvenir, cette participation au souvenir est soit directe (prendre part à l'événement ou l'observer de manière directe), soit par procuration (comme dans le cas de la lecture d'un roman, du visionnage d'un film ou d'une pièce de théâtre). Tandis que dans le cas de la mémoire sémantique, l'unité de base du souvenir est beaucoup plus difficile à déterminer et à nommer. Des philosophes, des psychologues et des scientifiques cognitifs ont proposé des unités comme: les idées, les concepts, les faits, les règles, les propositions, une combinaison de toutes ces propositions. Enfin, face à cette complexité d'identifier l'unité prototype de la mémoire sémantique, il y a un consensus sur le fait que cette unité dépend de la nature de la connaissance mémorisée et de son utilisation. Pour tout ce qui se rapporte à l'organisation des informations dans chacune de deux mémoires, Tulving explique que la mémoire épisodique est organisée temporellement, dans le sens où un événement précède un autre, arrive simultanément qu'un autre ou vient après un autre événement. Mais cette organisation peut facilement être oubliée pour des événements simples. En revanche, dans le cas de la mémoire sémantique, Tulving évoque que cette dernière est gérée selon une organisation conceptuelle qui est rigoureuse face aux modifications. Les erreurs d'utilisation des connaissances dans ce cas sont

des erreurs d'omission et non pas de commission comme dans le cas de la mémoire épisodique, qui est considérée par certains psychologues comme relativement non organisée. Ajoutons que les souvenirs épisodiques définissent l'identité d'une personne et se réfèrent non seulement aux connections entre les événements vécus, mais aussi à la relation entre le souvenir et la personne qui se souvient. En revanche, les connaissances sémantiques n'ont pas une telle contribution à la personnalité de l'individu, et se réfèrent plutôt à l'univers ou à une partie de l'univers. Enfin, bien qu'on n'ait pas un moyen de comparer le souvenir épisodique avec l'événement original, la personne qui se souvient a toujours un fort sentiment sur la véracité de ce dont elle se souvient et la base de cette croyance reste un mystère. En conséquence de cette croyance, la personne ne peut pas être persuadée qu'elle fait un faux souvenir, c'est pourquoi la véracité du souvenir pour la mémoire épisodique est subjective. Ce qui n'est pas le cas d'une connaissance retenue dans la mémoire sémantique, car il est toujours possible de comparer l'information retenue avec la vérité objective qui figure dans les livres de référence par exemple.

Sur le niveau des opérations

D'abord le processus d'enregistrement de l'information dans les deux systèmes dépend de la source de cette information. On peut cependant facilement remarquer que l'information est enregistrée de manière plus directe dans le système épisodique car il s'intéresse aux connaissances immédiates, aux propriétés perceptibles des signaux d'entrée alors que le système sémantique enregistre les connaissances intermédiaires car les informations dans ce cas sont données sous une forme symbolique exprimée en langage naturel ou dans un autre langage. Une question sur le rôle des émotions dans les deux systèmes de mémoire peut se poser ici. En fait, le travail psychologique sur ce point reste négligeable et muet mais on peut considérer que les émotions jouent un rôle plus important dans la mémoire épisodique du fait que lors d'un événement, la personne peut être dans un certain état d'âme, ainsi l'information à propos de ses sentiments peut être enregistrée comme une composante de l'événement vécu. Une fois l'information enregistrée dans la mémoire épisodique, elle est plus susceptible d'être modifiée ou perdue. En effet, un souvenir épisodique provient d'une seule expérience vécue alors qu'une information sémantique peut résulter de plusieurs apprentissages et peut ainsi être mieux enregistrée que le souvenir épisodique. Ajoutons qu'une information épisodique est une combinaison de plusieurs composantes (personnages, lieu, temps, contexte, émotions..), alors que celle de nature sémantique est plus simple et abstraite, ce qui explique pourquoi un souvenir épisodique peut facilement être modifié ou oublié alors qu'une information sémantique est plus résistante à la modification et à l'oubli.

Concernant l'accès aux informations enregistrées, ce processus est automatique dans le système sémantique alors qu'il nécessite un effort conscient dans le cas du système épisodique. Ainsi, si je rencontre un ami de façon inattendue, ma première réaction la plus probable sera de se demander pourquoi il est là alors que selon ce que je connais à propos de lui il devrait être quelque part ailleurs. Il est beaucoup moins probable que sa rencontre déclenche immédiatement le souvenir de la première fois que je l'ai rencontré.

Sur le niveau d'application

La mémoire sémantique semble plus importante dans notre vie que la mémoire épisodique. D'abord, le but des cours auxquels on assiste à l'école et à l'université est de nous fournir des connaissances dans différents domaines pour en profiter ultérieurement dans notre vie et non pas de nous permettre de former des souvenirs sur des moments et des événements que l'on vit dans ces cadres académiques. De même, pour évaluer l'intelligence d'une personne, on teste souvent ses connaissances sur le monde: plus elle mémorise d'informations, plus on considère qu'elle est intelligente. C'est ici que l'on peut envisager une expérience de pensée où les sujets seraient privés de l'utilisation de leur mémoire épisodique ou sémantique. On mesurerait leurs capacités à continuer d'accomplir leurs travaux et leurs sentiments introspectifs en fonction de la sévérité de la privation. Les résultats seraient clairs : les sujets ne pourraient plus "fonctionner" en étant privés de l'usage de la mémoire sémantique, en revanche la perte de la mémoire épisodique s'avérerait moins handicapante. C'est peut-être à cause de cette importance vitale de la mémoire sémantique que la mémoire épisodique est la première à être affecté dans les cas d'accidents et de maladies alors que la mémoire sémantique reste intacte.

De plus, ces deux types de mémoire diffèrent par la façon avec laquelle on peut les étudier. L'oubli est la preuve empirique qui permet aux psychologues de comprendre la mémoire épisodique : le souvenir qu'une personne a d'un événement passé peut-être différent et se modifier au fil du temps. Les personnes qui étudient cette mémoire sont concernées par le nombre et le type d'erreurs commis lors de la récupération d'un souvenir. Sans ce désaccord, la mémoire épisodique serait vue comme une simple caméra qui aurait enregistré des épisodes du passé. Pourtant, beaucoup d'informations sur le fonctionnement de la mémoire sémantique dérivent d'expériences dans lesquelles on demande aux sujets d'exprimer leur familiarité avec des chaînes de lettres ou de vérifier la vérité d'une phrase.

Cette distinction entre la mémoire épisodique et la mémoire sémantique n'est pas évidente pour tous les chercheurs dans le domaine de la mémoire, d'où la nécessité des preuves empiriques pour soutenir les propos de Tulving.

Preuves empiriques

Dans cette partie on va évoquer des expériences dont les résultats peuvent être interprétés comme des preuves en faveur de la distinction entre système épisodique et système sémantique.

Pour commencer, on aborde une expérience de dissociation où on manipule une seule variable (exposition d'un mot, couple de mots ou une phrase) et où l'on examine l'effet de cette manipulation dans deux tâches, l'une sémantique et l'autre épisodique. La dissociation se produit lorsque la manipulation de la variable affecte le sujet dans l'une des deux tâches ou dans les deux mais de deux manières différentes, ce qui supporte l'idée de la distinction. L'une des expériences de dissociation est celle de *Shoben, Wescourt et Smith*, faite en 1978, dans laquelle on a montré aux sujets des phrases puis où on leur a demandé de vérifier si elles étaient vraies ou fausses en se basant sur leurs connaissances sémantiques. Après quelques jours, on leur montra à nouveau des phrases qui étaient déjà apparues dans la première expérience et d'autres qui étaient nouvelles. Puis on leur demanda d'une part la véracité et d'une autre part si ils estimaient que la phrase était déjà apparue avant ou pas. Par ailleurs, en plus de vérifier si leurs réponses étaient vraies, on mesurait aussi le temps qu'ils prenaient pour réagir et répondre. Ainsi, on mesurait si le fait que la phrase était présente dans la première expérience affectait le temps pour vérifier si elle était vraie ou fausse. De plus, cette expérience nous permet de savoir si la véracité ou pas de la phrase affecte le temps pour savoir si elle était présente dans la première étape de l'expérience ou pas. L'analyse statistique des données à la fin de l'expérience a montré que le temps de vérification de la phrase ne dépend que des connaissances sémantiques de la personne et que ce temps n'est pas influencé par l'apparition de la phrase dans la première étape de l'expérience. En revanche, la reconnaissance de la phrase (ancienne ou nouvelle) n'était influencée que par son apparition dans la première étape de l'expérience et sa véracité ne jouait aucun rôle pour faciliter cette reconnaissance. Ces résultats montrent bien qu'une variable épisodique ne joue uniquement un rôle dans une tâche épisodique et qu'elle n'a aucune influence dans une tâche sémantique, ce qui soutient clairement la distinction entre les deux systèmes de mémoire.

Ensuite, on va examiner une expérience de dissociation pathologique, où on compare les capacités de deux groupes de personnes ayant deux niveaux différents de maladie pathologique dans deux types de tâches (l'une épisodique et l'autre sémantique). Leurs performances doivent différer uniquement dans l'une des deux tâches pour pouvoir soutenir l'hypothèse de la distinction. Une expérience de ce genre a été faite par *Warrington* et *Weiskrantz* en 1974 où ils ont pris deux groupes de personnes formés chacun de quatre individus. Dans cette expérience, les sujets du premier groupe souffrent de l'amnésie, alors que ceux du deuxième sont normaux. On montre aux deux groupes une liste de seize mots. Dans la première étape de l'expérience, on leur montre des mots en leur demandant de dire si le mot est ancien ou nouveau. Les deux groupes ont eu des résultats identiques. Après dix minutes (après ce temps, les personnes amnésiques ont oublié qu'ils ont étudié une liste de mots), on demande au groupe de personnes normales de compléter une liste où on leur a donné les trois premières lettres des mots pour former un mot qu'ils ont déjà vu dans la première liste étudiée. En parallèle, pour le groupe des amnésiques, on leur demande de compléter la liste par un mot qui leur semble familier. On précise que chaque fragment peut être complété de dix façons différentes. Les résultats dans ce cas ont été presque identiques. Bien que les personnes amnésiques aient oublié le fait qu'ils ont étudié une liste, il apparaissait qu'ils avaient tiré des connaissances sémantiques de l'épisode tout en ayant oublié ce dernier. Ce résultat met en relief le fait que le contenu sémantique d'un épisode peut rester intact malgré l'oubli de l'épisode lui-même, c'est donc un résultat qui soutient la distinction entre mémoire épisodique et mémoire sémantique.

De plus, une autre preuve expérimentale, qui peut être vue comme un fort argument en faveur d'une telle distinction, est la mesure directe des états cérébraux d'une personne engagée dans deux tâches (une épisodique et l'autre sémantique). On compare alors les modèles d'activité cérébrale dans les deux cas. La différence entre les deux modèles soutient la distinction en question. L'une des expériences basée sur cette idée est l'expérience de *Wood*, *Taylor*, *Penny* et *Stump* en 1980. La méthode utilisée dans cette expérience consiste à diviser 14 volontaires en deux groupes puis à leur faire respirer du xénon-133 qui est un isotope radioactif puis, à l'aide de détecteurs, on mesure alors les flux sanguins dans leurs cerveaux. Cette mesure servira alors comme valeur de référence pour chaque patient. Dans une deuxième étape, on leur fait écouter une liste de 40 mots à travers des écouteurs et on leur demande de répéter chaque mot après l'avoir écouté. On cherche à étudier dans cette étape la présence de l'isotope dans huit régions corticales. Après cette étape, on donne à chaque groupe une liste de

80 mots (40 anciens et 40 nouveaux), on demande au premier groupe de soulever leur index gauche lorsqu'un des mots est apparu dans l'étape précédente de l'expérience. Les sujets du deuxième groupe doivent quant à eux faire le même geste mais lorsqu'ils écoutent un mot qui décrit un objet qu'on peut trouver dans une chambre. Ainsi, le premier groupe a une tâche épisodique et le deuxième doit effectuer une tâche sémantique. Les résultats de l'expérience montrent une différence statistiquement significative pour le flux sanguin dans l'hémisphère gauche entre le groupe qui a eu une tâche épisodique et l'autre qui a fait une tâche sémantique. Wood et ses collègues ont interprété les résultats comme un support de la distinction entre système épisodique et système sémantique.

Enfin, un dernier type d'expériences pour vérifier la validité de l'hypothèse de distinction, consiste à comparer l'effet de deux variables (l'une épisodique et l'autre sémantique) dans une même tâche. Si la performance diffère selon ce que la variable est épisodique ou sémantique, la distinction entre les deux types de mémoire sera soutenue. *Hermann* et *Harwood* ont fait une expérience en se basant sur ce principe. Dans la première étape de l'expérience, les sujets étaient engagés à mémoriser six ensembles de mots catégorisés de manière conceptuelle. Dans la deuxième étape, les sujets regardaient un écran sur lequel apparaissaient des paires de mots. Ces paires étaient formées soit de deux mots qui avaient déjà figurés dans les listes étudiées, soit d'un mot ancien et d'un autre nouveau ou bien de deux mots nouveaux. Les sujets devaient reconnaître à quel cas les paires figurant sur l'écran appartenaient. Dans cette tâche épisodique, *Hermann* et *Harwood* voulaient mesurer l'effet de la variable épisodique (qui est l'appartenance des mots aux listes ou non), mais aussi d'une autre variable sémantique (consistant en l'appartenance de deux mots formant la paire à la même catégorie sémantique ou non) sur le temps que mettaient les sujets à réagir. Les résultats ont alors montré que dans le cas où les paires figuraient dans les listes, le fait qu'ils appartenaient à la même catégorie sémantique ou pas influençait le temps de réaction du sujet. Alors que dans le cas où les paires étaient nouvelles, leur appartenance à la même catégorie sémantique ou pas n'avait aucune influence sur le temps de réaction. Ce résultat peut être expliqué par le fait que le temps de réaction est influencé par l'organisation des informations dans la mémoire épisodique. Si les deux mots sont enregistrés ensembles dans la mémoire, alors la présentation de l'un facilite l'accès à l'autre. Mais, si les mots ne sont pas sauvegardés dans la mémoire épisodique, le fait qu'ils appartiennent à la même catégorie conceptuelle ou pas n'influence pas le temps de la réponse du sujet car il va tout de suite dire que la paire de mots n'a pas figuré dans la liste. Ces résultats soutiennent la distinction proposée par Tulving.

On peut alors se demander à quel point ces expériences peuvent-êtré vues comme des preuves rigoureuses en faveur de la distinction entre mémoire sémantique et mémoire épisodique ?

Évaluation de la rigueur des expériences

Les résultats de l'expérience de dissociation expérimentale semblent renforcer l'hypothèse de la distinction fonctionnelle entre mémoire sémantique et mémoire épisodique. En effet, on voit comment chaque système manipule différemment une variable, selon qu'elle est sémantique ou épisodique, pour accomplir la tâche dont il est responsable. C'est comme si la variable jouait le rôle d'un stimulus qui incite l'un des deux systèmes uniquement. Toutefois, on peut voir les résultats d'une autre façon. On peut penser que la dissociation reflète la nécessité d'avoir différentes informations pour différentes tâches mais toujours dans le contexte d'une mémoire unitaire. Dans ce cas, comment peut-on expliquer le fait qu'une association A-B qu'on a appris dans une expérience, ne change pas une autre association A-C préexistante dans la mémoire unitaire ? La distinction fonctionnelle semble plus puissante face à ce genre de questions. La dissociation pathologique est aussi un fort argument qui soutient la distinction. On peut bien expliquer le fait que les patients peuvent extraire le contenu sémantique des épisodes par deux systèmes de mémoire devant lesquels se présente un événement comportant un cadre (le lieu et le temps de l'événement) et un contenu focal : si le contenu focal a un sens sémantique pour la personne, on dit que l'événement a un contenu factuel qui sera transmis à la mémoire sémantique. Dans ce cas, même si la personne oubliait l'événement, son contenu factuel resterait enregistré dans la mémoire sémantique. Un peut introduire l'exemple suivant pour se figurer la différence entre contenu focal et contenu factuel : si une personne voit une phrase de trois mots en Anglais et qu'elle comprend cette langue, le message linguistique est le contenu factuel. Mais si la personne ne comprend pas l'Anglais, l'événement aura seulement un contenu focal qui est " voir une phrase de trois mots en Anglais". Notons cependant qu'une question demeure sans réponse: selon quelles conditions le contenu factuel est transmis à la mémoire sémantique ?

Enfin, l'argument le plus rigoureux est celui des mesures du flux sanguin dans le cerveau. De telles mesures peuvent nous montrer si l'emplacement du système épisodique dans le cerveau diffère de celui du système sémantique et quelles régions cérébrales sont responsables de l'activité de chaque système. On peut donc supposer que les développements dans le domaine des neurosciences pourraient nous apporter de nombreuses explications sur le fonctionnement et les composantes de la mémoire humaine. Sans des preuves concrètes et scientifiques, l'étude de la mémoire demeure dans le domaine de l'hypothèse ce qui nous

empêche de formuler une théorie complète de la mémoire. Malgré l'absence de telles preuves, la distinction proposée par Tulving présente un cadre conceptuel cohérent avec de nombreux résultats expérimentaux.

Mon travail dans la suite de ce mémoire va se concentrer sur l'étude de la mémoire épisodique. Ainsi, dans le chapitre suivant, je vais aborder la théorie la plus dominante dans le champ d'étude de la mémoire épisodique : "la théorie causale"

Chapitre 2 – La théorie causale de la mémoire

Dans ce chapitre, je présente la théorie causale de la façon dont elle a été abordée par Martin et Deutscher. Ensuite, j'élucide sa relation avec le réalisme direct et indirect. Enfin, je présente ses implications philosophiques.

Approche basée sur le point de vue de la première personne

Avant de présenter la théorie causale de la mémoire, il me semble intéressant d'exposer rapidement une approche qui s'oppose à l'approche causale : l'approche de la première personne. Cela permettra une meilleure compréhension des idées de base de la théorie causale.

Il n'est pas toujours facile et évident d'identifier un état de souvenir ou de remémoration chez une personne. Par exemple, on peut trouver beaucoup de difficultés à discerner le souvenir d'autres états mentaux tels que l'imagination.

Plusieurs propositions ont été avancées pour tenter de résoudre ce problème. L'une de ces propositions soutient que la croyance est une condition nécessaire pour l'état de remémoration et par suite, pour distinguer un vrai état de souvenir d'un état d'imagination. Ainsi, selon les philosophes défendant cette approche (*Russel, Harrod*), une personne est dans un état de remémoration si elle croit que ce qui lui vient à l'esprit sont des souvenirs d'événements qu'elle a déjà vécu ou observé. Dans ce sens, l'identification d'un souvenir se base sur l'introspection durant laquelle le sujet cherche à discerner les vrais souvenirs des simples illusions. On peut alors se demander quel est le mécanisme ou les critères selon lesquels le sujet arrive à croire qu'un événement est vraiment déjà vécu et non pas le produit de son imagination.

L'un des critères possibles pourrait être la quantité de détails que la personne est capable de fournir à propos de l'événement qui lui vient à l'esprit. Par exemple si le sujet pense à une soirée avec ses collègues, le fait qu'il se rappelle d'un grand nombre de détails en relation avec cette soirée (les personnes qui étaient présentes, le lieu de la soirée, les discussions...) peut être considéré comme une condition suffisante pour que le sujet arrive à croire que cette soirée a vraiment eu lieu et qu'elle est le produit sa mémoire.

Un autre point de vue consiste à dire que les souvenirs épisodiques ont une caractéristique épistémologique selon laquelle toute croyance portant sur un souvenir

épisodique jouit d'une justification non-inférentielle (Fernández 2006). En d'autres termes, les souvenirs épisodiques selon ce point de vue sont auto-référentiels et ne nécessitent pas une justification basée sur un processus de raisonnement. Ainsi, pour former la croyance que j'ai mangé des pancakes hier soir, il n'est pas nécessaire de croire que je me souviens d'avoir mangé des pancakes hier soir ni de croire que je peux faire confiance à ma mémoire pour que cela me permette d'inférer une croyance sur ce que j'avais mangé hier soir. Le fait de se souvenir ou de sembler se souvenir de manger des pancakes le soir est suffisant pour former une telle croyance en se basant tout simplement sur mon expérience de remémoration.

Une autre caractéristique phénoménologique de la mémoire épisodique contribuant à la formation de nos croyances sur ce qu'on avait vécu dans le passé est le "sentiment épisodique de savoir" (" *episodic feeling of knowing*") comme l'appelle Jérôme Dokic (Dokic 2014). Selon Dokic, ce sentiment est une composante métacognitive du souvenir épisodique responsable de produire chez le sujet le sentiment que l'événement rappelé provient directement de son expérience passée. Ce point pourrait être utilisé comme un critère afin de faire la distinction, du point de vue de la première personne, entre un souvenir et un fait imaginaire.

Le problème de l'approche de la première personne est qu'en fait d'un point de vue introspectif la personne ne va pas arriver à distinguer un vrai souvenir d'un faux souvenir. En effet, dans les deux cas la personne qui se trouve dans un état de remémoration va avoir le sentiment que ce qui lui vient à l'esprit est quelque chose de familier. C'est pourquoi, plusieurs philosophes préfèrent d'adopter une approche non introspective pour trouver des critères strictes qui distinguent le vrai souvenir des autres états mentaux.

La théorie causale de la mémoire

Martin et Deutscher s'opposent à l'hypothèse selon laquelle la croyance est une condition nécessaire pour se souvenir. Selon eux, une personne peut se souvenir d'un événement ou d'une expérience passée sans y croire vraiment. Ils illustrent cette idée en présentant l'exemple d'un peintre qui dessine un tableau représentant la cour d'une ferme avec les petits détails des formes et des couleurs des maisons et des gens. Après avoir vu le tableau, les parents du peintre trouvent qu'il représente précisément une scène que le peintre avait observé dans son enfance. En tenant compte de l'exactitude des détails du tableau et leur correspondance à la scène qui a eu lieu dans l'enfance du peintre, on peut déduire que le tableau n'est pas le fruit de l'imagination du peintre mais plutôt le résultat de sa mémoire car il n'y a

pas d'autres explications pouvant expliquer l'exactitude de son tableau. Ainsi, et malgré le fait que le peintre ne croit pas qu'il a vu cette scène dans son enfance, Martin et Deutscher soutiennent que le peintre se souvient de cette scène qu'il a représenté dans son tableau.

La proposition « Un sujet S se souvient d'un événement X mais S ne croit pas en X » peut nous sembler contradictoire, mais Martin et Deutscher défendent qu'une telle proposition est simplement incohérente.

Deutscher, dans "*A note on saying and disbelieving*", explique qu'il y a deux façons pour juger le type de déclaration comme « je crois en P ». D'une part, on peut juger de la véracité de la déclaration sans tenir compte de la véracité de P : soit la personne dit la vérité et croit vraiment en P, soit elle n'est pas sincère et ne croit pas vraiment en P.

D'autre part une telle déclaration peut être jugée autrement, en tenant compte de la valeur de vérité de P. Ainsi, on peut dire que la personne a raison de croire en P et que sa croyance est vraie, car on est d'accord à propos de P, ou bien on juge sa croyance comme étant trompeuse ou erronée car on estime que P n'est pas vraie. Autrement dit, les croyances ont une valeur de vérité et la personne qui déclare sa croyance peut avoir raison ou se tromper.

Selon la deuxième façon de juger la croyance, Deutscher explique comment la déclaration « P, mais je ne crois pas en P » est possible et non contradictoire. Selon lui, cette déclaration ne se réfute pas elle-même comme « je suis menteur » car elle est formée de deux parties significatives pouvant être vérifiées indépendamment. Le problème de cette déclaration est qu'elle est incohérente : soit P est vrai et la personne se trompe en ne croyant pas en P, soit P est fausse et la croyance de la personne est correcte. Le même raisonnement est suivi dans le cas de « S se souvient de P mais S ne croit pas en P ». Dans tous les cas, le fait de croire en P n'est pas une condition nécessaire à la véracité de la première partie de la déclaration car cette dernière n'est vraie que si P est vraie. En d'autres termes, « S se souvient de P » n'est vrai que si P a eu lieu, quel que soit la croyance de S à propos P.

De même Martin et Deutscher soutiennent que le fait d'avoir une croyance en P (qui s'avère être correcte) n'est pas non plus une condition nécessaire pour se souvenir de P. Ils expliquent cette idée en examinant un exemple présenté par Elizabeth Anscombe dans son article "*The Reality of the Past*". Anscombe décrit le cas d'une personne qui voit un mannequin de cire qu'elle prend pour un homme et qui plus tard déclare, sans mentir, qu'elle se souvient avoir vu un homme à ce moment, ce qui est faux. Étant donné que Martin et Deutscher n'exigent pas

que la croyance de ce qu'elle se souvient juste, ils défendent que la personne dans l'exemple de Anscombe se souvient d'avoir vu un mannequin en cire et non pas un homme malgré le fait qu'elle croit avoir vu un homme. Est-ce que cela veut dire qu'une personne peut se souvenir de X même si elle a mal représenté X à un moment dans le passé? En fait, Martin et Deutscher expliquent qu'il faut s'interroger sur ce que la personne avait représenté précisément au moment où elle a perçu le mannequin de cire : elle s'est peut-être représentée ce qu'elle a vu comme ressemblant à un homme (ce qui est vrai) du fait de la forme des yeux, du visage, etc, ce qui l'a amené à former la croyance qu'elle a perçu un homme. Cela veut dire que le sujet peut représenter correctement ce qu'il a vu et par la suite se souvenir correctement malgré le fait de se tromper dans sa croyance de ce qu'il a vu. Ce point de vue s'oppose à celui de *Von Leyden* qui soutient que l'on se souvient de ses propres expériences et de ses perceptions personnelles et non pas des objets physiques tel qu'ils sont indépendamment de l'observateur.

Par la suite, Martin et Deutscher expliquent que le fait de représenter correctement ce qu'on a perçu ou ce qu'on a vécu n'est pas un critère suffisant pour se souvenir. Ils soutiennent l'idée d'un lien causal qui doit exister entre la représentation ou l'expérience passée et la représentation actuelle ou l'expérience actuelle du souvenir. Ils spécifient que ce lien causal ne peut avoir lieu que si l'expérience passée est « opérationnelle » dans la production d'un état ou d'une succession d'états qui sont à leur tour opérationnels dans la production de la représentation actuelle de l'expérience vécue.

Martin et Deutscher ajoutent ce critère pour éliminer des cas comme celui qu'ils présentent dans l'exemple de Kent et de l'hypnotiseur. Kent est un homme qui a survécu un accident de voiture dont il a perçu tous les détails. Plus tard, Kent a un deuxième accident de voiture durant lequel il a un grand choc à la tête suite auquel il perd une partie de ses souvenirs parmi lesquels il y a le souvenir de son premier accident. Quelques temps après ce second accident, Kent assiste au spectacle d'un hypnotiseur. Ce dernier hypnotise un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il y a Kent, et leur suggère de croire qu'elles ont été dans un accident de voiture à un moment et à un endroit précis. Par pure coïncidence, l'endroit, le moment et les autres détails de l'accident suggérés par l'hypnotiseur correspondent bien aux détails du premier accident de Kent. À la fin du processus d'hypnotisation, Kent, tout comme les autres personnes hypnotisées, raconte et croit qu'il a eu un accident. Il raconte les détails qui correspondent à ce qu'il a vécu dans son premier accident. Étant donné que Kent est capable maintenant de représenter avec précision le premier accident qu'il a eu, peut-on dire qu'il s'en souvient ?

Selon Martin et Deutscher, Kent ne se souvient pas de son premier accident car sa représentation actuelle, bien qu'elle colle bien à ce qu'il a déjà vécu, n'est pas causée par son expérience de l'accident. En d'autres termes, l'expérience passée de Kent n'est pas opérationnelle dans la formation de sa représentation actuelle de l'accident, ainsi Kent ne se souvient pas de son premier accident. De plus, cette relation causale entre la représentation actuelle et l'expérience passée est un facteur nécessaire pour distinguer un vrai souvenir d'un événement imaginaire. Ainsi, même si la personne croit qu'elle imagine un événement ou une scène et que cette dernière est causée par une expérience passée, on peut déduire quand même que la personne est en train de se souvenir malgré l'absence de croyance (comme dans le cas du peintre).

Peut-on alors conclure que le fait de représenter l'expérience passée avec précision et que cette expérience soit opérationnelle dans la production des états qui forment la représentation actuelle est suffisant pour dire que la personne est en train de se souvenir ?

Martin et Deutscher répondent par la négation à cette question et expliquent leur réponse en modifiant l'exemple de Kent. Dans cette deuxième version de l'exemple, après avoir eu le premier accident et avant le deuxième, Kent raconte à son ami Gray les détails de son accident. Plus tard, et après que Kent ait eu son deuxième accident et perdu sa mémoire, Gray raconte à son ami Kent que ce dernier avait déjà eu un premier accident et lui fournit tous les détails que Kent avait auparavant communiqué à Gray. Après un certain temps, Kent oublie que son ami lui a raconté les détails de l'accident qu'il avait oublié et prétend qu'il se souvient du premier accident. Peut-on dire que Kent se souvient vraiment de l'accident ?

Essayons de voir si ce cas remplit les deux conditions nécessaires à la remémoration proposées par Martin et Deutscher.

D'abord, Kent se représente-t-il avec précision à l'instant présent son expérience passée (le premier accident) ? On peut répondre par l'affirmative à cette question car au moment où il se souvenait de l'accident (avant d'avoir le deuxième), Kent représentait bien son expérience passée en la racontant à Gray. Ce dernier ayant mémorisé ce que son ami lui avait raconté, il lui communique correctement les détails de l'accident une fois que Kent a perdu sa mémoire. Malgré le fait que Kent avait oublié l'histoire de son ami, il se souvenait toujours du contenu de cette histoire, ce qui veut dire qu'il représente avec précision son expérience passée.

Est-ce qu'il y a un lien causal entre la représentation actuelle de Kent et son expérience passée ? La réponse à cette deuxième condition est encore positive car c'est grâce au fait que Kent ait

vécu l'accident qu'il a pu le raconter à Gray et c'est grâce au fait que ce dernier ait mémorisé l'histoire de Kent qu'il a pu communiquer cette dernière à son ami après son deuxième accident. Enfin, c'est le fait d'avoir écouté l'histoire de Gray à propos du premier accident qui fait que Kent est capable de le raconter à nouveau. Cela veut dire qu'il y a une chaîne causale entre l'expérience du premier accident et la représentation actuelle, ce qui valide le deuxième critère pour la remémoration.

Pourtant, on ne peut pas dire que Kent se souvient du premier accident, en réalité il ne fait que répéter ce qu'il a écouté de Gray. Ainsi, les deux critères proposés par Martin et Deutscher ne sont pas suffisants pour identifier un état de souvenir. Que doit-on alors ajouter à ces deux critères ? La première idée qui peut nous venir à l'esprit est de proposer que la chaîne causale doit se poursuivre sans interruption dans le corps de la personne qui se souvient. Mais Martin et Deutscher montrent qu'une telle proposition ne résout pas vraiment le problème. Ils proposent d'imaginer une créature à qui on donne à la naissance une boîte et qui sert à sauvegarder ses souvenirs de telle façon que la créature ne peut se rappeler de rien sans cette boîte. Cette créature développe progressivement ses capacités de souvenir de telle sorte qu'elle est capable de se rappeler des événements passés, tout comme nous, lorsqu'elle est connectée à la boîte. Martin et Deutscher expliquent que le fait que cette créature arrive à se souvenir malgré le fait que la chaîne causale entre l'événement vécu et la représentation actuelle dépasse les limites de son corps, montre que ce critère n'est pas indispensable pour la remémoration.

Ils donnent aussi un autre exemple pour défendre cette idée. C'est le cas d'un étudiant qui n'arrive pas à se souvenir de ce qu'il lit dans son livre de chimie et qui décide alors d'inscrire ce qu'il lisait dans sa paume avec une aiguille chaude. Lors de l'examen, il écrit les formules correctes en sentant les marques sur sa paume. Ainsi, la chaîne causale ne s'étend pas au-delà du corps de la personne et pourtant il ne se souvient pas de ce qu'il a lu dans le livre de chimie : il se contente de sentir ce qui est écrit sur sa paume.

D'après ces deux exemples, on déduit qu'il faut chercher un autre critère qui serait indispensable pour identifier l'état consistant à se souvenir et expliquer la deuxième version de l'exemple de Kent.

Est-ce qu'alors, pour réellement se souvenir, la personne ne doit recevoir aucune allusion au sujet de son souvenir afin d'éviter qu'elle répète simplement ce qu'elle a écouté? En fait une telle règle, malgré son succès à expliquer la deuxième version de l'accident de Kent

est trop stricte. En réalité, une personne peut se souvenir d'événement après être incitée volontairement ou involontairement par une deuxième personne. C'est ce que Martin et Deutscher appellent "Prompting" ou provocation.

Être provoqué ou incité "Being Prompted" veut dire être ré-exposé à certaines informations pertinentes facilitant par la suite la remémoration d'un souvenir contenant ces informations. Martin et Deutscher font la distinction entre provocation complète ("complet prompting") et provocation stricte ("strict prompting").

Une personne est provoquée complètement si elle ne peut pas produire des informations supplémentaires à ce qui était fourni par le provocateur. Ainsi, il est possible de voir un objet qu'on a déjà vu dans le passé et de ne pas pouvoir donner plus de détails sur cet objet ni se remémorer la première fois qu'on l'a perçu. La seule chose qu'on peut ajouter est l'impression qu'on a déjà vu cet objet ou un objet pareil dans le passé. Par contre, une personne provoquée strictement se souviendra d'un certain événement mais ne se souviendra pas que c'est elle qui a déjà été témoin de l'événement. La provocation stricte cause un souvenir sous forme de mode impersonnel. Selon Martin et Deutscher, seule la provocation linguistique peut être stricte car suite à une provocation visuelle ou sensorielle, la personne se souviendra qu'elle a déjà perçu une chose identique dans le passé.

La question maintenant est de distinguer les cas de provocation qui impliquent un état de remémoration chez le sujet et les autres cas où le sujet ne fait que répéter ce qu'il a écouté du provocateur.

Martin et Deutscher font la distinction entre « opérationnelle pour » et « opérationnelle dans et pour » ("operative for" et "operative in and for").

En fait, lorsqu'on dit que quelque chose joue un rôle opérationnel pour la production d'une autre chose, cela peut se résumer de la façon suivante : si A produit B et B produit C, alors A est opérationnelle pour la circonstance B qui à son tour est opérationnelle pour la production de C. B est nécessaire pour la production de C, mais A ne l'est pas surtout si B peut être produite par un autre facteur D.

Alors que si A produit B et B produit C et si, en plus, A produit un facteur B* autre que B qui agit avec B pour produire C, alors A est opérationnelle pour C dans (ainsi que pour) la circonstance B, qui est à son tour opérationnelle pour C.

Ce qui distingue les deux cas est que dans le deuxième étant donné B*, A (via B) est toujours nécessaire pour la production de C.

Selon Martin et Deutscher, c'est dans le deuxième cas qu'on peut considérer que la personne se souvient vraiment. En fait, dans le cas d'une situation de provocation, le sujet doit être dans un état qui lui permet d'accepter le facteur provocateur afin de former une représentation de ce qui a pu avoir lieu dans le passé. Pour que la représentation finale soit identifiée comme souvenir, il faut que l'état dans lequel le sujet était durant la provocation soit dû et produit par l'expérience passée, sinon la représentation finale ne serait pas un vrai souvenir. Pour cette raison on ajoute le critère que dans les cas où la provocation est opérationnelle pour la formation de la représentation, l'expérience passée de l'individu doit être opérationnelle pour la formation d'un état (ou d'une succession d'états) qui est à son tour opérationnel pour la formation de la représentation, dans les circonstances où l'individu est provoqué.

La question qui se pose maintenant est : quel état (ou succession d'états) l'expérience passée doit-elle produire dans l'individu pour qu'il se souvienne vraiment et non pas qu'il se contente de simplement accepter la provocation (qu'elle soit vraie ou fausse) ?

Martin et Deutscher expliquent qu'une expérience passée peut créer en nous deux états différents : l'un est « l'état de souvenir », l'autre est « l'état suggestible ». Pour que notre représentation finale soit un vrai souvenir il faut être dans un état de souvenir et non pas dans l'état suggestible car ce dernier pousse la personne à accepter n'importe quelle provocation en dépit de sa valeur de vérité. Alors qu'est-ce qui doit distinguer ces deux états ?

Martin et Deutscher proposent la notion de « trace mnésique » pour distinguer un état de souvenir d'un état suggestible. En effet, les traces mnésiques sont des structures analogues à nos expériences passées et servent de médiateur des événements passés pour que ces derniers puissent agir sur nous. En fait, si nos expériences passées pouvaient agir sur nous dans le présent sans aucun intermédiaire, alors rien n'empêcherait que d'autres événements passés qu'on n'a pas vécu ne puissent agir sur nous aussi dans le présent, d'où l'importance d'un médiateur (les traces mnésiques).

La différence entre état de souvenir et état suggestible est la présence de ces traces mnésiques : un état suggestible ne contient pas des structures analogues aux expériences passées, c'est pourquoi une personne dans un tel état peut accepter n'importe quelle provocation indépendamment du fait qu'elle soit vraie ou fausse.

Ainsi, selon Martin et Deutscher, l'expérience passée doit produire dans la personne une structure analogue à l'événement mémorisé pour qu'elle soit capable de se représenter avec précision ce qui s'est passé. Ce qui veut dire qu'au moment de la provocation, les traces mnésiques doivent être activées pour qu'on puisse parler d'un état de remémoration.

En d'autres termes, Martin et Deutscher défendent que l'obtention d'un état de remémoration nécessite que le facteur provocateur ainsi que la trace mnésique correspondante au souvenir en question doivent s'animer et agir conjointement. C'est seulement dans ce cas que l'expérience passée peut être identifiée comme opérationnelle dans et pour la formation de l'état de souvenir. Si la provocation agit indépendamment de l'activation de la trace mnésique, l'état obtenu ne peut pas être considéré comme un état de remémoration.

Après avoir expliqué comment on peut distinguer un état de vrai souvenir d'autres états mentaux selon la théorie causale, la question est maintenant de savoir le contenu du souvenir et l'objet intentionnel de la mémoire.

La réponse à cette question diffère selon deux points de vue : « le représentationnalisme » ou « réalisme indirect » et le « relationnalisme » ou « réalisme direct ».

Les théories du réalisme face à la théorie causale

Les représentationnalistes partent de l'idée que le monde dans lequel nous vivons est constitué d'objets indépendants de nos esprits et que ces objets sont les causes de nos expériences perceptuelles et mémorielles. Ils soulignent que notre relation avec ces objets externes est indirecte et médiatisée par des représentations mentales qui nous permettent d'avoir conscience du monde extérieur et de ses constituants.

D'autre part, les relationnalistes soutiennent que lorsqu'on perçoit ou lorsqu'on se souvient, on est en relation directe avec l'objet ou l'événement extérieur et non pas avec sa représentation. Selon ce point de vue, cette relation est absente dans le cas d'un faux souvenir ou quand on échoue à se rappeler des événements passés (Debus 2008).

L'avantage du réalisme indirect est qu'il permet d'expliquer les faux souvenirs ou la confabulation. Dans cette approche, un faux souvenir n'est qu'une mauvaise représentation de l'événement passé. En revanche, le réalisme direct n'apporte pas d'explications au problème des erreurs de remémoration. En effet, si l'objet de la mémoire est l'événement passé lui-même, alors comment peut-on expliquer les erreurs qui surgissent lors de la remémoration de ces événements ?

D'un autre côté, le réalisme direct arrive à expliquer facilement des aspects de la mémoire que le représentationnalisme a du mal à expliquer tels que le « problème de la connaissance » et « l'aspect phénoménologique du souvenir ».

On peut se demander comment la mémoire épisodique nous permet d'avoir des connaissances sur notre passé si le contenu du souvenir épisodique est une représentation de l'événement et non pas l'événement lui-même. Est-ce qu'il y a une sorte d'inférence qui a lieu à chaque fois qu'on se souvient et qui permet de remonter à l'événement passé initial ? Ou bien, peut-on dire que la représentation joue le rôle d'une justification de l'occurrence de l'événement passé ?

Il n'est pas facile de trouver une réponse à cette question et de choisir l'une des ces possibilités si on adopte le réalisme indirect. En revanche, on peut expliquer simplement cet aspect de la mémoire selon le réalisme direct : étant donné que le contenu du souvenir est l'événement passé lui-même, la connaissance qu'on tire sur le passé est immédiate car elle provient directement de la source de cette connaissance (l'événement passé). La même explication vaut pour l'aspect phénoménologique du souvenir selon le relationnalisme. En fait, lorsqu'on se souvient d'une expérience passée, on ressent l'authenticité de notre souvenir : on a l'impression que l'on se rappelle de l'expérience elle-même et non pas de sa représentation. Cet aspect n'est pas facilement explicable par le représentationnalisme.

Le fait que chacun de ces points de vue arrive à expliquer des aspects de la mémoire tout en échouant à résoudre certains problèmes aboutit à une situation où on ne peut pas avoir une réponse absolue et choisir lequel des deux détermine mieux le contenu du souvenir.

Les personnes qui défendent la théorie causale de la mémoire semblent choisir le représentationnalisme pour déterminer l'objet intentionnel de la mémoire. En effet selon cette théorie, une condition pour se souvenir est que l'on ait dans le présent une représentation en adhésion avec la représentation passée que l'on a de l'événement déjà vécu et que cette représentation actuelle soit causée par son expérience passée. Ainsi, la théorie causale semble

« incompatible » avec le réalisme direct, ce qui affaiblit ce point de vue, la théorie causale étant très répandue dans l'étude de la mémoire. Il serait donc plus facile de rejeter le relationnalisme que de rejeter la théorie causale. Mais est-ce que la théorie causale est vraiment incompatible avec le relationnalisme ?

Sven Bernecker ne semble pas convaincu par la réponse positive à cette question et cherche à montrer que le réalisme direct peut être compatible avec la théorie causale de la mémoire. Dans son explication, il adopte une version plus faible du réalisme direct selon laquelle la mémoire ferait des représentations du passé mais ces dernières ne seraient pas l'objet intentionnel de la mémoire, elles seraient des véhicules pour les informations dont on se souvient. En d'autres termes, une personne a conscience d'une expérience passée si elle se représente cette expérience, mais cette représentation interne ne peut être l'objet de la mémoire car ce dernier appartient toujours au monde extérieur.

Le problème qui se pose à ce stade est : comment les événements passés peuvent engendrer le contenu de la mémoire épisodique malgré le fait qu'ils n'existent plus ? Ne serait-il pas plus logique de penser que les représentations mentales sont le contenu du souvenir car elles existent à tout moment dans la tête de la personne ?

Bernecker considère que cette question est problématique du fait de la supposition que les événements passés n'existent plus. Les personnes qui défendent ce point de vue sont appelés les « présentistes ». Selon le présentisme, le passé et le futur n'existent pas, seul le présent demeure. Le problème de cette théorie métaphysique est d'essayer de donner un sens à un événement passé : comment savoir qu'un état de chose dans le passé "était" vrai ?

Une tentative pour résoudre ce problème consiste à analyser des déclarations sur le passé en termes de déclarations sur le présent. Autrement dit, ce sont les évidences présentes qui permettent de dire quelque chose sur le passé. Cela implique que si les preuves disparaissent, il n'y a plus de passé, ce qui va à l'encontre de l'idée intuitive que le passé est fixe et indépendant de l'existence ou non de preuves à l'instant présent démontrant que le passé a eu lieu.

Bernecker soutient la théorie métaphysique qui s'oppose au présentisme et qui est l'« éternalisme » et selon laquelle le passé, le présent et le futur existent également. Ainsi, la présence ou non d'évidences sur le passé ne change rien à ce dernier car il continue d'exister indépendamment du présent. C'est ainsi que l'on peut comprendre comment la mémoire peut avoir comme objet un événement qui a eu lieu dans le passé sans avoir besoin d'un médiateur

ou d'un intermédiaire telle qu'une représentation mentale qui servirait de preuve de l'occurrence de cet événement. On n'a pas besoin de la preuve si l'événement continue à exister. Ainsi, le réalisme direct arrive à surmonter cette objection appelée la « co-temporalité ».

À mes yeux, le raisonnement de Bernecker est problématique car il suppose l'existence du passé comme une solution au problème du présentisme (qui, pour rappel, stipule qu'en l'absence d'évidences, le passé n'existe plus). Le problème de cette supposition est que le présentisme et l'éternalisme se basent sur deux points de vue différents à propos du monde dans lequel on vit. Le présentisme implique que le monde extérieur est dépendant de notre esprit : rien n'existe mis à part le présent dans lequel on vit et le passé (ou des représentations du passé) qui a laissé des empreintes visibles dans notre présent. Cependant, un éternaliste suppose l'existence d'un monde indépendant de nos esprits, ce qui implique que tout ce qui a eu lieu dans le passé continu à exister même si on n'a plus d'évidences sur son existence. Cela veut dire que le présentisme implique une forme de représentationnalisme (on est en relation avec des représentations du monde extérieur et non pas avec le monde extérieur lui-même) et l'éternalisme implique une forme de relationnalisme (notre relation avec le monde extérieur est directe et immédiate). En d'autres termes, Bernecker a choisit la théorie métaphysique qui implique le relationnalisme pour défendre ce dernier, ce qui ne peut pas être considéré comme un vrai argument en faveur du réalisme direct.

De plus, lorsque l'on parle de l'existence ou non du passé, quel sens précis donne-t-on au mot existence ? Doit-on parler d'une existence par rapport à une entité omniprésente ou par rapport aux individus ?

Il me semble que des facultés comme la perception et la mémoire sont censées fournir des connaissances à la personne dotée de ces facultés. Ainsi, lorsqu'on parle de quelque chose qui existe, on sous-entend qu'elle existe par rapport à nous, qu'elle est accessible pour nous grâce à la mémoire, la perception ou d'autres facultés humaines. Sinon, quel serait l'intérêt de parler d'une existence inaccessible à nous ? Si on construit un ensemble réunissant tous les objets inaccessibles aux facultés humaines mais dont on suppose l'existence, alors on peut mettre tout et n'importe quoi dans cet ensemble. Je tiens à souligner par là que même si on soutient la présence d'un monde extérieur indépendant de nos esprits, cette notion d'indépendance doit être comprise comme "on n'est pas la cause de ce monde extérieur, il existait avant nous et il continuera à exister après notre disparition". Lorsque quelqu'un dit :

“X existe” ou “je perçois X” ou “je me souviens de X”, il faut voir ces propositions comme exprimant des connaissances ou des croyances de la personne en question et non pas exprimant un état de chose dans l’absolu. Si dans le monde extérieur indépendant de tout esprit on parle d’une existence physique dans un espace-temps physique, alors lorsqu’on parle d’une existence par rapport à un individu, il faut parler d’un autre type d’existence dans un autre espace-temps. La relation entre ces deux espace-temps et ces deux existences est garantie par la perception, la mémoire... Par exemple, imaginons qu’un événement a eu lieu à un moment donné et qu’une personne a perçu cet événement à un moment T1 : suite à quoi à un moment T2 la personne s’est déplacée dans l’espace-temps physique de telle sorte que l’événement perçu ait peut-être disparu de l’espace physique. Alors, si la perception est la faculté qui permet à un individu de traverser l’espace pour être en relation avec un objet extérieur, la mémoire serait la faculté qui lui permet de remonter le temps pour être en relation avec un objet ou un événement du passé. Remonter le temps dans le sens physique est impossible selon les lois de la physique. En revanche, voyager mentalement dans le temps psychologique est possible si l’objet ou l’événement extérieur a une représentation dans l’espace-temps mental de la personne. Une telle vision va à l’encontre de la version d’éternalisme défendu par Bernecker.

Une autre tentative par Bernecker pour défendre le réalisme direct consiste à trouver une solution au problème des faux souvenirs ou de confabulation qui paraissent inexplicables par la théorie du relationnalisme. En effet, si l’objet intentionnel de la mémoire est l’événement passé lui-même alors comment est-il possible que l’on ait régulièrement des difficultés à se souvenir ?

Bernecker soutient que lorsqu’on a un faux souvenir, le contenu de ce dernier serait une entité ou représentation mentale, alors que lorsqu’on se souvient avec exactitude d’un événement passé, le contenu du souvenir serait l’événement passé lui-même (où les représentations mentales jouent le rôle des transmetteurs d’informations de l’événement passé à la personne qui se souvient). Malgré le fait que l’expérience d’un vrai souvenir ne diffère pas de l’expérience d’un faux souvenir d’un point de vue psychologique ou introspectif, Bernecker soutient que les deux expériences sont de deux types différents car l’une est causée par un objet ou un événement extérieur alors que dans l’autre cas, la cause du faux souvenir est une entité mentale.

Le problème de la version du relationnalisme défendue par Bernecker est qu'il n'élucide pas la relation entre l'événement passé et la représentation mentale. On sait en effet que les représentations mentales ne sont pas des médiateurs entre l'événement passé et la personne qui se souvient, mais simplement des véhicules qui transmettent des informations de l'événement passé à la personne en question. Ce point de vue implique que la représentation mentale ne représente rien en réalité et n'a pas de points de similarité avec l'événement passé. Ces « véhicules » jouent le rôle des yeux, par exemple, dans le cas d'une perception visuelle. Dans ce dernier cas, on sait grâce à la biologie et à la physique le rôle joué par les yeux pour permettre à l'individu d'être en relation avec un objet physique extérieur. En revanche, dans le cas de la mémoire, le moyen par lequel elle permet d'avoir une relation directe et immédiate avec le monde extérieur, comme dans le cas de la perception, n'est pas clairement élucidé. Concernant les représentations mentales (qui sont des véhicules d'informations selon Bernecker), on ne sait pas comment elles traversent la tête d'une personne pour remonter dans le temps dans le monde extérieur. De plus, si dans le cas des faux souvenirs les représentations mentales sont elles-même l'objet de la mémoire, alors est-ce qu'on parle là du même type de représentations qui servent comme véhicules d'informations dans l'approche de Bernecker? Son explication est très ambiguë : il suppose que l'expérience d'un vrai souvenir diffère par sa nature d'une expérience de faux souvenir sans élucider les points de distinction. Pour cette raison l'explication de Bernecker ne réussit pas à défendre le réalisme direct et à trouver une solution au problème des faux souvenirs.

Suite à ses tentatives pour défendre le réalisme direct, Bernecker chercha à montrer que cette théorie ne s'opposait pas à la théorie causale de la mémoire qui, selon lui, est qui devrait être compatible avec le réalisme direct si ce dernier était vrai.

Howard Robinson (Robinson 1994) est l'un des philosophes qui soutiennent que la théorie causale de la mémoire (et de la perception) est incompatible avec le relationnalisme. Son raisonnement se résume de la façon suivante :

- 1) L'expérience mémorielle a lieu à la fin d'une chaîne causale commençant par l'événement passé et finissant dans la tête du sujet.
- 2) Le contenu de l'expérience mémorielle fait partie ou est à l'intérieur de l'expérience mémorielle.

3) Si quelque chose se produit à un certain endroit, alors tout ce qui en fait partie va se produire au même endroit.

4) Le contenu de l'expérience mémorielle a lieu dans la tête du sujet.

5) Les événements se trouvant au début de la chaîne causale ne peuvent pas être identifiés.

6) Le contenu de l'expérience mémorielle n'est pas identique aux événements passés.

Ce raisonnement implique que le réalisme direct est incompatible avec la théorie causale de la mémoire car le contenu du souvenir n'est pas l'événement passé lui-même, comme le prétendent les relationnalistes, mais une représentation mentale qui se trouve dans la tête de la personne qui se souvient.

Bernecker s'oppose à la conclusion de Robinson car selon lui le contenu mémoriel n'est pas une réduction de l'événement passé permettant de dire que la chaîne causale finit dans la tête du sujet. Bernecker soutient que le relationnalisme est une théorie externaliste selon laquelle l'objet de la mémoire est constitué par l'événement passé et non pas une réduction de ce dernier et donc, que le contenu de la mémoire appartient au monde extérieur. Cela implique qu'un vrai souvenir ayant comme objet un événement extérieur diffère par nature d'un faux souvenir ayant comme objet une représentation mentale. Mais comme je l'ai évoqué précédemment, les arguments de Bernecker pour défendre le réalisme direct se sont avérés incapables de le faire. Cela veut dire que le contenu mémoriel n'est pas constitué de l'événement passé car ce dernier n'est pas présent au moment du souvenir. Ainsi, l'objet de la mémoire ne peut pas appartenir au monde extérieur, même si il fait référence à un objet ou à un événement du monde extérieur. En fait quand on se souvient d'un événement qui a eu lieu à un certain moment du passé, ce qu'on retire de notre souvenir ou de notre expérience mémorielle est une connaissance sur le passé accompagnée d'une composante phénoménologique qui induit un sentiment de familiarité avec cet événement rappelé. Si le contenu du souvenir était l'événement passé lui-même, la composante phénoménologique qui accompagnerait le souvenir devrait être constituée des mêmes sentiments qui avaient été éprouvés lors de la première survenue de l'événement. C'est pourquoi le réalisme direct s'avère incompatible avec la théorie causale de la mémoire.

Il serait intéressant à ce stade d'examiner les implications philosophiques de la théorie causale de la mémoire. En fait si la mémoire est faite de représentations, on peut s'interroger sur la nature de ces représentations. Quel serait le rôle de la mémoire et son statut épistémique ?

Implications philosophiques de la théorie causale

Pour commencer, Martin et Deutscher soutiennent qu'une personne peut être dans un état de remémoration sans y croire vraiment, ils emploient le verbe "se souvenir" à la troisième personne. Ce qui implique que ce verbe doit exprimer une affaire de vérité, une connaissance. Cependant, cette connaissance concerne le passé de la personne en question et non pas une connaissance générale sur le monde comme « le président américain Abraham Lincoln a été tué au théâtre de Ford ». Ainsi, lorsque l'on a conscience d'un événement qui est advenu dans mon passé, je dois croire que c'est le résultat de ma mémoire. Sinon, et si j'arrive à exprimer ce « souvenir » par un dessin (comme dans le cas de l'exemple de peintre cité dans l'article de Martin et Deutscher), alors le tableau doit être vu comme provenant de mon inconscient. On est alors amené à la question de savoir si les souvenirs provenant de notre inconscient sont de vrais souvenirs. Dans le cas de l'exemple du peintre, quel était le moyen pour savoir que la scène représentée dans le tableau avait déjà été perçue par le peintre durant son enfance ? Dans leur exemple, les auteurs supposent que ce sont les parents qui ont remarqué cette similarité entre la scène qui figure dans le tableau et celle qu'ils ont vue dans le passé. Cela veut dire que pour déterminer que ce tableau est un souvenir et que le peintre était dans un état de remémoration lorsqu'il dessinait, on s'est basé sur le souvenir des parents, un souvenir accompagné d'une croyance que cette scène avait eu lieu dans le passé. Ainsi, Martin et Deutscher ont justifié un état comme étant un souvenir malgré le fait qu'il est dénué de croyance en utilisant un autre souvenir accompagné d'une croyance. Supposons que les parents du peintre n'étaient pas présents ou qu'ils ont à leur tour oublié que la scène qui figure dans le tableau avait eu lieu dans le passé. Quel serait alors le moyen de juger que ce tableau est un souvenir du peintre ?

Dans le cas où le souvenir est accompagné d'une croyance qu'il a vraiment eu lieu, on peut juger que a priori c'est un souvenir ou on peut au moins dire que la personne semble se souvenir de l'événement en question. En revanche, en l'absence de la croyance que ce que la personne raconte est un souvenir, on n'a pas de moyen de le savoir ou même de penser que c'est peut-être un souvenir sauf par pure hasard, comme dans le cas où une autre personne vient juger que ce que la personne dit est un souvenir qui a vraiment eu lieu dans le passé.

La croyance qui est en question ici est celle qui naît grâce à un sentiment de familiarité, ou à un type de conscience qui accompagne le souvenir épisodique. Martin et Deutscher ne citent pas

et ne font aucune référence à la présence d'une composante phénoménale du souvenir, car comme je l'ai mentionné précédemment, ils interprètent le verbe « se souvenir » à la troisième personne. Ils veulent que la proposition qui suit ce verbe exprime une réalité indépendante de l'état d'esprit du sujet, ce qui est impossible car le souvenir épisodique est une affaire qui dépend du sujet qui se souvient. De plus, si ce dernier ne se rend pas compte qu'il est en train de se souvenir, alors on a besoin d'une entité omniprésente qui soit capable de nous informer qu'une telle proposition exprime un souvenir déjà vécu par le sujet.

Interpréter le verbe « se souvenir » à la troisième personne a une grande implication sur la distinction entre mémoire épisodique et mémoire sémantique. En effet, un critère de distinction entre ces deux types de mémoire est le type de conscience en question. Ainsi, le fait de ne pas tenir compte de la composante phénoménologique du souvenir épisodique conduit à réduire ce dernier à un souvenir sémantique.

Endel Tulving (Tulving 2001) considère que l'absence de la conscience auto-noétique implique l'absence du souvenir épisodique. Dans le cas du patient K.C. qui devient amnésique après un accident de moto, on constate que le patient se souvient de l'adresse de sa maison d'enfance et qu'il reconnaît cette maison mais sans avoir aucune conscience auto-noétique qui accompagne son souvenir. Cela implique que le patient devient incapable de se souvenir d'un événement impliquant son existence dans sa maison d'enfance. Tulving explique que l'absence de la conscience auto-noétique suite à l'accident empêche le patient de pouvoir remonter dans le temps (ou même d'imaginer des événements dans le futur) et ainsi de se rappeler de ce qu'il a vécu dans le passé. On voit alors le rôle central de la conscience auto-noétique dans la mémoire épisodique : c'est grâce à cette conscience qu'on peut juger que la personne est dans un état de remémoration des événements qui ont eu lieu dans son passé.

Martin et Deutscher ne considèrent pas la conscience comme une condition nécessaire pour se souvenir épisodiquement. Au contraire, ils négligent complètement le fait de traiter le souvenir du point de vue de la première personne et ne se concentrent que sur la véracité du souvenir, qui doit être jugée du point de vue d'une troisième personne.

Le rôle de la mémoire, selon Martin et Deutscher, est ainsi de conserver des connaissances, des vérités, des représentations de certains événements qui ont eu lieu à un certain moment de la vie de la personne. Le contenu du souvenir n'est pas ce que la personne semble se rappeler : selon ces auteurs le contenu du souvenir est une représentation de ce qui a vraiment eu lieu.

Cette idée figure bien dans leur traitement de l'exemple présenté par Anscombe où la femme voit un mannequin de cire et déclare avoir vu un homme : malgré ce fait, Martin et Deutscher soutiennent qu'elle se souvient du mannequin de cire et non pas d'un homme. Il me semble qu'ils défendent ce point de vue pour sauver le statut de vérité du souvenir. Comme je l'ai mentionné précédemment, ils veulent que le souvenir exprime une vérité appartenant au monde extérieur et non à l'expérience perceptuelle de chaque personne car il est peut-être plus facile de comparer la véracité d'un souvenir en le comparant avec ce qui a vraiment eu lieu dans le monde que de le comparer avec ce que la personne a perçu. Dans ce dernier cas, on est incapable de savoir ce que la personne a vraiment perçu dans le passé et d'atteindre sa représentation de l'événement au moment de la perception. Du fait de ces exigences strictes, Martin et Deutscher retirent tout aspect subjectif de la mémoire épisodique, ce qui semble contradictoire avec la définition de cette dernière.

Pour résumer, la théorie causale implique une conception de la mémoire épisodique reposant sur l'idée de "conserver" les connaissances sur le passé. Selon cette conception, le souvenir est sauvegardé comme une représentation complète, à une certaine limite d'exactitude, grâce à un lien causal avec le passé (la trace mnésique). L'exigence d'un tel lien causal implique que toute connaissance inscrite dans la mémoire est acquise grâce à d'autres moyens, telle la perception, à un moment antérieur.

Le chapitre suivant va montrer que la conception proposée par la théorie causale est menacée par plusieurs observations qui montrent que le souvenir a un caractère constructif et que la mémoire épisodique peut être une source génératrice épistémique.

Chapitre 3 – Le caractère constructif de la mémoire

La mémoire : un processus de construction

L'idée d'une mémoire fiable était initialement liée à l'idée de la conservation du contenu mémoriel au cours du temps. Cependant, cette approche fut complètement rejetée par le psychologue Frederic Charles Bartlett qui soutenait que le fait de se souvenir est une « opération d'organisation active des événements passés » (Bartlett 1932). Ainsi, Bartlett et ses successeurs défendaient une nouvelle conception de la mémoire selon laquelle cette dernière est conçue comme un processus constructif et non comme une simple reproduction du passé. Cette théorie implique que les imperfections de la mémoire, comme les faux souvenirs ou même l'oubli de certains détails d'un épisode, sont considérés comme évident dans le cadre du caractère constructif de la mémoire. En d'autres termes, les erreurs de la mémoire ne doivent pas être conçues comme le résultat d'un dysfonctionnement d'une mémoire devant supposément reproduire une image identique aux événements passés, mais devraient plutôt être considérés comme un résultat découlant d'un processus qui rassemble des morceaux d'informations provenant de différentes sources pour aboutir à la fin à une idée de ce qui a pu avoir lieu dans le passé. C'est pourquoi l'étude des erreurs de la mémoire fournit un outil important pour comprendre comment la mémoire construit nos souvenirs.

Il semble que les fausses reconnaissances sont le meilleur exemple parmi les différents types des distorsions mnésiques permettant de montrer le caractère constructif de la mémoire. La procédure utilisée pour étudier les fausses reconnaissances est celle introduite et développée par James Deese, Henry L. Roediger et Kathleen McDermott et connue par le « paradigme DRM » (Deese 1959, Roediger et McDermott 1995). Dans ce paradigme les participants étudient des listes des mots (par exemple : fatigué, lit, éveillé, repos, rêve, nuit, couverture, somnolent, sommeil, ronflement, oreiller, paix et bâillement) qui sont liés à un mot leurre non présent dans la liste (dans cet exemple : sommeil). Puis, pour faire le test de reconnaissance, on donne aux participants une liste contenant d'anciens mots déjà présents dans la liste étudiée, le mot de leurre (qui n'était pas présent dans la liste mais qui est lié sémantiquement aux mots étudiés) ainsi que des mots nouveaux qui ne sont pas liés aux mots étudiés. Ensuite, on demande aux participants de déterminer lequel des mots de la deuxième liste est nouveau et lequel est

ancien. On remarque que les participants affirment fréquemment avoir étudié le mot de leurre dans l'ancienne liste. En particulier, les résultats montrent que les fausses reconnaissances des mots leurre atteignent environ 60 %.

En procédant au même test sur des personnes amnésiques, on a remarqué une réduction significative de la fausse reconnaissance des mots de leurre (Schacter et al. 1996, Ciaramelli et al. 2006). Comment peut-on expliquer ce résultat ?

Une interprétation de ces résultats est que les sujets sains forment et conservent une représentation bien organisée de l'essentiel sémantique ou perceptuel de la liste qu'ils avaient étudié. Le mot distractif (ou la forme distractive) ayant une structure essentielle qui correspond à la structure des anciens mots ou formes, il est alors susceptible d'être faussement reconnu comme l'ancien mot (ou forme) étudié. A l'opposé, les mots ou les formes nouvelles sans aucun rapport avec les éléments des anciennes listes sont susceptibles d'être correctement rejetés. Cependant, les sujets amnésiques forment et conservent une représentation essentielle faible ou dégradée des éléments de la liste étudiée, ce qui implique qu'ils ont moins de chance de reporter par erreur de nouveaux éléments liés sémantiquement ou perceptuellement aux éléments de l'ancienne liste (Schacter et Addis 2007).

Toutefois, étant donné que les patients amnésiques peuvent montrer des effets d'amorçage intacts sur diverses tâches mémorielles (Schacter et al. 2004, Verfaellie et al. 2005), un autre type de tests se basant sur l'étude de la mémoire implicite a été (des cas amnésiques) d'étudier une liste de mots sémantiquement liés (par exemple : station balnéaire, soleil, plage, fête, etc.) qui sont tous liés à un mot non présent dans la liste (par exemple : vacances). Ensuite, on donne aux sujets une liste à compléter au choix qui contient les trois premières lettres des mots déjà étudiés ou nouveaux. Parmi les mots nouveaux, il y a aussi les trois premières lettres du mot de leurre(on précise qu'il y a plusieurs possibilités pour compléter chaque mot). Dans les résultats, on trouve que tous les sujets (sains et amnésiques) complètent les premières lettres pour former des mots déjà étudiés dans la première liste. Alors que, pour les premières lettres qui peuvent être complétées de façon à former le mot de leurre, seuls les sujets sains arrivent à le faire alors que les patients amnésiques complètent la séquence de lettres par un autre mot. Ces résultats montrent que l'effet d'amorçage chez les amnésiques reste intact pour la liste des mots déjà étudiée, mais qu'il n'est pas présent pour le mot de leurre. Tandis que pour les personnes saines, l'effet d'amorçage est présent pour les mots déjà étudiés ainsi que pour le mots de leurre.

Ces résultats soutiennent l'idée que la mémoire est un processus constructif: on peut reconnaître faussement un élément comme étant déjà étudié car il partage une structure similaire sémantiquement ou perceptuellement avec les éléments que l'on a déjà étudié. On voit bien qu'une interprétation de ce résultat doit se baser sur l'idée du caractère constructif de la mémoire. De plus, la fausse reconnaissance des mots de leurre ne reflète pas un dysfonctionnement de la mémoire chez les personnes saines. Il s'agirait plutôt d'un indicateur d'un processus mémoriel sain, contrairement aux cas des patients amnésiques où la diminution du taux des fausses alarmes aux mots de leurre est une manifestation de l'encodage d'une représentation essentielle faible ou dégradée des éléments étudiés.

De plus, les études neuropsychologiques et de neuro-imagerie visant à mettre en évidence les bases neuro-anatomiques des fausses reconnaissances recourent à des protocoles qui permettent de comparer les activations cérébrales produites durant les vraies reconnaissances à celles produites lors des fausses reconnaissances. En général, ces études montrent que les vraies et les fausses reconnaissances des éléments de leurre activent de la même manière, avec peu de différences, le lobe temporal médial (Schacter et al. 1997). En revanche, les fausses reconnaissances des éléments nouveaux et non liés aux éléments déjà étudiés activent des processus neuronaux différents de ceux activés lors de la vraie reconnaissance ainsi que lors de la fausse reconnaissance des éléments de leurre. Ces résultats soulignent que la fausse reconnaissance des éléments distractifs, qui sont liés sémantiquement ou perceptuellement aux éléments étudiés, est l'un des résultats possibles d'un processus mémoriel sain. En effet, elle semble partager la même base neurologique que la vraie reconnaissance¹, ce phénomène de fausse reconnaissance associative étant moins présent chez les patients souffrant des lésions cérébrales.

Bien que le phénomène des fausses reconnaissances soit un argument en vertu du caractère constructif de la mémoire, il n'est pas suffisant pour expliquer comment la mémoire construit nos souvenirs. En effet, plusieurs hypothèses ont été proposées pour expliquer le phénomène des faux souvenirs, comme l'hypothèse de « multi-stockage » (Reyna & Brainerd 1995 ; Payne, Elie, Blackwell & Neuschatz, 1996 ; Brainerd, Wright, Reyna & Mojardin, 2001 ; Brainerd &

¹ Bien sûr la vraie reconnaissance et la fausse reconnaissance des éléments distractifs ne sont pas complètement indiscernables neurologiquement. En fait, certaines études de tomographie par émission de positons (PET) et d'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle (fMRI) ont montré que l'activité cérébrale diffère un peu entre la vraie reconnaissance et la fausse reconnaissance associative, peut-être car les vrais souvenirs contiennent plus des détails sensoriels et perceptifs que les faux souvenirs (Schacter et Slotnick 2004, Norman et Schacter 1997).

Reyna, 2002, 2005), et l'hypothèse de « multi-processus » (Roediger & McDermott, 1995, 2000 ; McDermott & Watson, 2001 ; Roediger et al. 2001a), es deux hypothèses se basant sur deux conceptions différentes de la mémoire constructive.

Selon l'approche « multi-stockage », la trace mnésique est multiple et ainsi les fausses reconnaissances seraient le résultat d'un défaut du processus de décision lors de la reconnaissance. Cependant, l'approche « multi-processus » s'appuie sur une conception de la mémoire constructive où la trace mnésique est globale (unique), et dans ce cas les fausses reconnaissances résulteraient d'une défaillance du système mnésique lui-même et/ou des processus de contrôle qui lui sont associés.

La théorie de la trace floue est un exemple de l'approche « multi-stockage ». Selon cette théorie, les informations sont stockées sous la forme de deux traces mnésiques qui se diffèrent par leur contenu et leur niveau de précision : “la trace littérale” (verbatim) représente les détails et les traits caractéristiques de l'épisode alors que la “trace globale” (gist en anglais) renvoie aux caractéristiques générales (perceptives ou sémantiques) des informations à partir desquelles des similitudes relationnelles peuvent être établies via les connaissances perceptives ou conceptuelles préexistantes (du sujet).

Les deux formes de représentations sont indépendantes et élaborées à l'encodage de façon parallèle et distincte. Ce qui implique qu'au moment de la récupération, le sujet peut opter pour des stratégies de décision différentes lors du test de la reconnaissance : soit il récupère la représentation globale et ainsi il aura juste un sentiment de familiarité ou de « déjà vu » avec l'élément présenté, soit il récupère la représentation littérale et ainsi il sera conscient de plus de détails du souvenir (comme le cadre spatio-temporel dans lequel il a appris l'information). En d'autres termes il y a deux processus qui guident la récupération des souvenirs selon cette théorie, l'un étant basé sur le sentiment de familiarité et l'autre se reposant sur la récollection des détails de l'événement. De cette manière, les fausses reconnaissances seraient le résultat d'un processus de décision guidé par le sentiment de familiarité. Cependant, la théorie de la trace floue est incapable d'expliquer le phénomène des fausses reconnaissances des éléments non liés sémantiquement ou perceptuellement aux éléments déjà étudiés.

Pour l'hypothèse de « multi-processus », il y avait initialement l'hypothèse d'activation implicite des connaissances. Selon cette approche, nos connaissances sont organisées sous la forme d'un réseau constitué de nœuds et d'arcs représentant les relations qui existent entre les

nœuds. La distance entre deux nœuds exprime la force de la relation entre ces nœuds. Ainsi, quand un nœud est activé, les nœuds les plus proches de lui vont également être activés (beaucoup plus que les nœuds qui sont loin), selon le principe de la « diffusion de l'activation » (Anderson 1983). Ce concept de diffusion de l'activation serait l'explication de ce qui se passe lors de la fausse reconnaissance : nos souvenirs organisés dans un réseau seraient liés sémantiquement ou perceptuellement l'un à l'autre (le degré de liaison entre les souvenirs n'est pas le même). Ainsi, les éléments nouveaux les plus liés aux éléments étudiés auraient plus de chance d'apparaître comme étant déjà étudiés. Le problème de cette hypothèse est qu'on ne sait pas si l'activation implicite des connaissances se produit au moment de l'encodage ou de la récupération. De même, Miller et Wolford ont critiqué le fait que l'hypothèse d'activation implicite des connaissances ne prend pas en considération le rôle crucial des processus de décision dans la production des phénomènes de fausses reconnaissances.

L'hypothèse à « double processus » fut introduite pour compléter l'hypothèse d'activation implicite des connaissances (Roediger et al. 2001 ; Gallo & Roediger 2002). Dans cette approche, on ajoute à ce dernier processus un système de vérification post-récupération assurant le contrôle de la source des traces activées en mémoire. Ce système évaluerait la fiabilité du contenu récupéré en déterminant sa source possible (Johnson et al. 1993, Johnson & Raye 2000). Ainsi, une fausse reconnaissance serait le résultat d'une activation implicite des connaissances qui sont associées aux éléments étudiés et/ou une mauvaise évaluation de la fiabilité du contenu récupéré².

Ces théories étudiant les fausses reconnaissances nous ont montré que le caractère constructif de la mémoire se manifeste lors de l'encodage et/ou lors de la récupération, ce qui veut dire que la mémoire « construit » et « reconstruit » nos souvenirs (Koriat, Goldsmith, et Pansky, 2000). D'autres travaux avaient montré que la construction et la reconstruction se produisent aussi lors de la consolidation et de la reconsolidation des souvenirs. En fait, une fois enregistrée, la trace mnésique est instable et susceptible de dégénérer partiellement ou totalement. Ainsi, l'étape de la consolidation du souvenir est indispensable pour catégoriser la nouvelle

² De nombreuses expériences ont montré que le « double codage », quand les sujets étudient une liste d'items qui sont associés aux images correspondantes, réduit la production de fausses reconnaissances. En effet, le double codage diminue la diffusion de l'activation implicite des connaissances car il permet d'encoder l'item avec plus de précision en enregistrant un grand nombre de ses traits caractéristiques. De plus, ce double codage permet une meilleure évaluation de la fiabilité de l'élément reconnu selon son degré de richesse et de précision (Schacter et al., 1999 ; Dodson & Schacter, 2001 ; Dodson & Schacter, 2002).

information en trouvant ses « ressemblances » ou ses « airs de famille » avec les informations déjà présentes dans la mémoire. De même, une fois qu'un souvenir est récupéré, il devient plus sensible aux modifications (le souvenir récupéré est un souvenir "reconstruit", ce qui veut dire qu'il peut subir des changements lors de sa récupération). C'est pour cette raison qu'une étape de reconsolidation est nécessaire pour enregistrer la « nouvelle version du souvenir ».

La théorie des schémas

Joseph W. Alba et Lynn Hasher (1983) proposent un cadre général pour expliquer les processus gérant la mémoire lors de l'encodage et de la récupération des souvenirs et permettant d'expliquer son caractère constructif : « la théorie des schémas ».

Selon cette théorie, il y a quatre processus de construction des souvenirs lors de l'encodage et un processus de reconstruction lors de la récupération :

La sélection : durant laquelle seulement certains stimuli sont choisis pour être enregistrés.

L'abstraction : durant laquelle seule la signification du message est enregistrée sans faire référence à son contenu lexical et syntaxique.

L'interprétation : l'inférence de nouvelles connaissances pour concrétiser des informations vagues ou simplifier des informations complexes.

L'intégration : formation d'une représentation holistique suite aux processus de la sélection, de l'abstraction et de l'interprétation.

La reconstruction : l'utilisation des informations déjà sélectionnées lors de l'encodage et qui sont toujours accessibles, en plus des connaissances générales du sujet, pour former une hypothèse sur ce qui aurait dû avoir lieu.

En examinant ces processus, on voit bien que le caractère constructif de la mémoire ne se réduit pas à la génération d'un contenu mémoriel supplémentaire. Au cours de la sélection et de l'abstraction il y a notamment une réduction de la quantité d'informations à encoder. En effet, les informations les plus susceptibles d'être encodées sont celles en relations avec un thème à propos duquel le sujet a des connaissances préalables (sélection). Ainsi, l'information encodée sera abstraite et possédera une forme plus simple que sa forme originale (abstraction). Le phénomène des fausses reconnaissances discuté plus haut illustre bien les processus de sélection

et d'abstraction durant l'encodage où le sujet reconnaît des éléments nouveaux comme étant déjà étudiés car ils ont une ressemblance ou un air de famille avec les éléments déjà étudiés.

Cependant, la génération du contenu se produit lors du processus d'interprétation durant lequel le sujet encode une information qui va au-delà de l'information explicite présentée. Dans cette approche, si le sujet a mal interprété l'information présentée par le stimuli, cela peut induire de grands effets. Il est aussi possible que le processus d'interprétation se produise lorsque le sujet encode des éléments qui n'étaient pas présents dans la scène principale qu'il a déjà perçue, ce qui cause le phénomène d'extension des limites (boundaries extension). Ce dernier est une distorsion de la mémoire qui renvoie à une extrapolation de la structure spatiale environnante, échappant à la perception de l'observateur (Intraub, Bender, et Mangels, 1992). À cause de l'extension des limites, le sujet se souvient des éléments et des détails qui n'existaient pas dans la scène initialement perçue, mais dont la présence semble plausible dans le contexte exposé.

L'une des hypothèses proposées pour comprendre ce phénomène fait référence à la notion des « schémas perceptifs » (Intraub et al. 1992). Ces derniers sont des structures dans la mémoire qui renvoient à des connaissances intervenant très tôt dans la perception d'une scène ou d'une photo pour permettre au système cognitif d'organiser les différents éléments perçus dans un « tout » cohérent. Ainsi, suite à la perception d'une scène, le schéma perceptif s'active pour former une représentation spatiale abstraite qui n'est pas une simple réplique de la scène perçue mais une représentation enrichie par des informations contenues dans le schéma perceptif, c'est-à-dire par ce qui a été compris comme existant au-delà des limites réelles de la scène. Maintenant, la question est de savoir dans quelles conditions ce phénomène aurait-il plus de chances pour se produire ? Autrement dit, quelles sont les scènes ou les images qui impliquent l'activation des schémas perceptifs ?

Intraub, Gottesman et Bills (1998) ont fait plusieurs expériences pour étudier le phénomène d'extension des limites dans lesquelles ils présentaient aux sujets des images qui différaient l'une de l'autre par leurs richesses informationnelles : (1) des photographies des scènes, (2) des représentations graphiques de ces mêmes scènes et (3) des représentations graphiques de l'objet principal de chaque scène. Les résultats ont montré que dans les deux premiers cas, il y avait une production du phénomène d'extension des limites, alors qu'une absence d'une telle distorsion a été remarquée dans le troisième cas.

Alternativement, le phénomène d'extension des limites peut être interprété comme le produit d'une activation des « schémas mnésiques » qui seraient responsables d'une normalisation de nos souvenirs et les ramènerais aux « prototypes ». En fait, les sujets sont habitués à voir les objets à partir d'une certaine distance prototypique, ainsi si on leur montre des photos d'objets prises de manière très proche, les sujets ont plus de chance à former des représentations normalisées de ces photos pour qu'elles correspondent à la distance d'observation prototypique. C'est pourquoi dans les expériences menées par Intraub et Richardson (1989), lorsqu'on montrait aux sujets des photos prises de très proche de l'objet on remarquait plus de production du phénomène d'extension des limites que si la photo était prise d'une distance plus éloignée.

Les deux hypothèses expliquent les résultats observés dans les expériences étudiant le phénomène d'extension des limites (Intraub et Richardson,1989 ; Intraub, Gottesman et Bills,1998), mais chacune d'elle prédit un modèle de résultats différent : selon l'hypothèse des schémas perceptifs, une scène riche en informations active les connaissances antérieures du sujet et lui conduit à former une représentation étendue de la scène originale alors que l'hypothèse des schémas mnésiques prédit la production de plus de distorsions quand le sujet voit la scène d'une position plus proche que la distance standard. Cela veut dire que ces deux schémas opèrent sur deux choses différentes (sur deux caractéristiques différentes de la scène perçue), ils se complètent dans l'explication du phénomène d'extension des limites.

Après les étapes de sélection, d'abstraction et d'interprétation, le sujet intègre les informations qu'il a enregistré pour former une représentation holistique de ce qu'il a perçu. Le processus d'intégration peut avoir lieu aussi après l'encodage des informations d'un épisode ou d'une scène : si une nouvelle information trompeuse est présentée au sujet, ce dernier a une grande chance d'intégrer cette nouvelle information dans la représentation initiale de l'épisode ou de la scène pour former une nouvelle représentation de ce qui a eu lieu (Loftus 1980).

Le problème de la théorie des schémas est qu'elle ne rend pas compte des cas où il n'y a pas de sélection et d'abstraction, ni d'interprétation. Il peut en effet arriver que le sujet se souvienne de ce qu'il a perçu sans aucunes modifications, par exemple, lors du souvenir de tous les éléments d'une histoire qu'il a écouté ou encore de la forme syntaxique et lexical d'une proposition ou d'un discours. La théorie des schémas explique en fait les cas de distorsions mnésiques sans aborder les cas où la mémoire fonctionne comme une reproduction exacte de ce que le sujet a perçu.

De plus, un autre problème central de la théorie des schémas se manifeste par la difficulté de déterminer le contenu de la mémoire. Pour commencer, la définition des schémas mnésiques n'est pas très claire, le terme « schéma » dans l'étude de la mémoire référant aux connaissances générales que l'on possède sur un domaine particulier. C'est la relation des nouvelles informations avec ces connaissances qui détermine ce qui va être encodé et ce qui va être récupéré. On a vu qu'à l'encodage le sujet forme une représentation holistique de ce qu'il a perçu. Est-ce que cela implique que le contenu de la mémoire selon la théorie des schémas est une croyance ? En effet, selon le représentationnalisme, la croyance est l'état de conservation d'une représentation d'un fait ou d'un événement. Cependant, la représentation holistique formée lors de l'encodage n'est pas toujours conservée ou maintenue intacte au fur et à mesure du temps : des éléments peuvent être ajoutés ou supprimés de la représentation, ce qui veut dire que ce contenu ne peut pas être une croyance. De plus, le sujet peut former la croyance de ce qu'il a perçu après avoir récupéré son souvenir.

Une autre difficulté de la théorie des schémas est qu'elle ne prend pas en considération la composante phénoménale de la mémoire épisodique, notamment le sentiment que l'événement que l'on récupère provient d'une expérience perceptuelle passée et non pas du présent, et plus précisément, de l'expérience perceptuelle passée « propre » au sujet. En d'autres termes, le souvenir provient de l'expérience passée du sujet lui-même et non pas d'un témoignage d'une autre personne par exemple. Ainsi, pour rendre compte de ce caractère de la mémoire, le contenu de cette dernière ne peut pas être complètement indépendant de l'esprit. Ce point de vue est défendu par Jordi Fernández (2017) pour déterminer l'objet intentionnel de la mémoire épisodique.

Fernández explique que la mémoire épisodique a des composantes épistémiques et d'autres phénoménales. La composante phénoménale se traduit par le « sentiment du passé » et le « sentiment de l'expérience passée » : le premier exprime que l'état de chose qui constitue l'objet intentionnel du souvenir provient du passé, contrairement aux objets intentionnels de la perception et de l'introspection qui proviennent du présent, tandis que le deuxième exprime la prise de conscience de ce que cela faisait d'avoir vécu une certaine expérience passée³. La composante épistémique d'autre part se manifeste par « l'immédiateté du passé » et

³ La composante phénoménale de la mémoire épisodique est souvent décrite par le terme "conscience auto-noétique" auquel on a donné plusieurs significations comme le sentiment de passé ("feeling of pastness") et le sentiment d'appartenance ("feeling of ownership").

« l'immédiateté de l'expérience passée ». Pour comprendre ces deux notions, Fernández fait recours à une analogie entre le fait de se souvenir d'un événement et la perception et l'introspection. Selon lui, la mémoire épisodique nous fournit des évidences pour former des croyances sur le passé de la même manière que la perception nous fournit des évidences pour former des croyances sur le présent. Cette formation de croyance se fait immédiatement sans aucune inférence, elle est juste le résultat du fait d'accepter que la mémoire nous met en contact direct avec le passé tout comme la perception nous met en contact direct avec le présent.

Par ailleurs, tout comme l'introspection nous fournit des évidences pour former des croyances sur une expérience présente (une sensation ou une émotion), la mémoire épisodique nous permet de former des croyances sur ce qu'était notre propre expérience à certains moments du passé. Ainsi, une théorie de la mémoire épisodique doit déterminer son contenu ou son objet intentionnel d'une façon à prendre en considération ces deux caractéristiques de la mémoire épisodique. Est-ce que le contenu de la mémoire selon la théorie des schémas tient compte de ces caractéristiques de la mémoire épisodique ? En fait, malgré le fait que le contenu de la mémoire selon la théorie des schémas est difficile à déterminer avec précision, d'une façon générale ce contenu se repose sur des connaissances générales acquises par le sujet et formant des schémas mnésiques différents selon le domaine de chaque connaissance. D'autre part, chaque information nouvelle est encodée et stockée selon ses relations avec ces anciennes connaissances. Cela implique que lorsqu'un sujet se souvient d'un événement particulier, par exemple son dîner avec un ami dans un restaurant, ce qui va être enregistré dans sa mémoire, selon la théorie des schémas, sera les plats qu'ils ont commandé, les histoires qu'ils se sont racontés, peut-être aussi le fait qu'il était joyeux ou dérangé... Quand il va se souvenir de ce dîner, le sujet va se rappeler de ces informations (avec plus ou moins de détails) en sachant que ces informations proviennent d'un événement passé (le sentiment de passé). Pourtant, rien dans ce contenu mémoriel ne garantit le fait qu'il va avoir le sentiment de ce que cela lui ferait de vivre cette expérience (le repas avec son ami). Peut-être souviendra-t-il qu'il était joyeux ou dérangé, mais cela va être une information supplémentaire dans son souvenir et non pas une caractéristique phénoménologique de son souvenir. Il est ainsi peut-être plus raisonnable de considérer la théorie des schémas comme un modèle de la mémoire sémantique et non pas comme une théorie de la mémoire épisodique.

Malgré les limites et les problèmes de la théorie des schémas, son explication du caractère constructif de la mémoire a d'importantes conséquences sur l'étude de la mémoire en générale et sur la théorie causale en particulier.

D'abord, en ce qui concerne la relation entre le contenu de la trace mnésique, la représentation initiale ainsi que la représentation finale récupérés, la théorie causale suggère que ces trois entités doivent partager le même contenu pour qu'on puisse parler d'un vrai souvenir. Cette condition s'est avérée impossible à cause des processus de construction et de reconstruction de la mémoire : le contenu de la représentation initiale n'est pas complètement transmis à la trace (la trace peut contenir plus ou moins d'informations que la représentation initiale). De même, le contenu de la trace n'est pas complètement transmis à la représentation finale récupérée (déjà la trace n'est pas stable, son contenu peut être modifié au cours du temps).

Ensuite, le point central de la théorie causale - la nécessité d'avoir un lien causal approprié entre le souvenir apparent et l'expérience originale du sujet de l'événement rappelé - semble être affaibli par le caractère constructif de la mémoire. En fait, la trace mnésique qui est censée conserver ce lien causal est susceptible d'être modifiée à tout moment. De même, dans le cas d'une mémoire constructive, ce qui détermine si le sujet a un vrai souvenir ou s'il a un souvenir apparent est le bon fonctionnement de son système mnésique (Michaelian 2011). Michaelian donne l'exemple d'une personne qui a un système de mémoire complètement endommagé, et par conséquent non fiable, mais qui arrive pourtant occasionnellement à récupérer une vraie représentation d'un événement passé : peut-on dire dans ce cas que la personne se souvient de cet événement? Un partisan de la théorie causale répondrait par l'affirmative à cette question alors que Michaelian soutient que ce n'est pas le cas car cette représentation exacte a été retrouvée par hasard, elle n'est pas le résultat d'un système de mémoire fonctionnant proprement.

Mais alors comment la fiabilité de la mémoire est-elle assurée malgré tous ces processus de construction et de reconstruction ? Est-ce qu'on peut considérer toujours après ces observations du caractère constructif de la mémoire que cette dernière est une faculté dont le rôle est de conserver les connaissances passées ?

La partie suivante montrera que la mémoire épisodique peut jouer un rôle semblable à celui de la perception par exemple, elle peut servir comme une source génératrice épistémique.

La mémoire comme une source génératrice épistémique

Certains chercheurs soutiennent que la mémoire conserve les justifications de nos croyances car selon sa nature et son fonctionnement, elle ne peut pas être une source génératrice épistémologiquement comme le sont la perception et le raisonnement par exemple.

Jennifer Lackey s'oppose à ce point de vue et défend que la mémoire, tout comme la perception, peut générer des justifications pour nos croyances. Pour démontrer comment la mémoire peut changer le statut épistémologique d'une croyance, Lackey se base dans son raisonnement sur le cohérentisme comme une théorie de justification des croyances mémorielles. Selon le cohérentisme, une croyance mémorielle est justifiée si elle est cohérente avec le système doxastique de la personne qui la retient. En d'autres termes, une croyance mémorielle ne peut pas être justifiée en présence d'un *defeater*⁴ qui la rend incohérente avec l'ensemble d'autres croyances retenues par la personne.

Par définition un *defeater* D d'une proposition p est une condition ou une proposition qui rend irrationnel d'un point de vue épistémique la croyance en p.

Dans son article, Lackey discute de deux types de *defeaters* : le *defeater* normatif qui est une proposition D qu'un sujet S a l'obligation de croire (même si S n'y croit pas vraiment) compte tenu de la présence de certaines évidences disponibles. Le deuxième type est le *defeater* doxastique qu'un sujet S croit vrai indépendamment de sa réelle valeur de vérité ou de son statut justificatif. Le rôle du *defeater*, quel que soit son type, est d'indiquer que la croyance de S en p est soit fausse, soit formée et retenue d'une manière non fiable.

Par la suite, Lackey essaie de montrer à travers plusieurs exemples que la mémoire peut générer de nouvelles justifications pour des croyances non justifiées déjà retenues par la mémoire et ainsi les transformer en croyances justifiées (voire même des connaissances)⁵.

Commençons par le cas du *defeater* doxastique (qui est le deuxième exemple dans l'article de Lackey). Nora, une étudiante à l'université, est généralement prudente quant à l'acceptation d'un témoignage. Elle a un ami, Calvin, qui est une source d'informations extrêmement fiable

⁴ Je garde le terme en anglais car la traduction est "défenseur", ce qui n'a pas vraiment la même signification en français.

⁵ Lackey adopte l'approche de la connaissance vraie et justifiée comme théorie de la connaissance. C'est pourquoi elle établit une équivalence entre "croire d'une façon justifiée" et "savoir". Dans ce mémoire je vais juste utiliser le terme "croyance justifiée", car je ne vise pas à discuter ou entrer dans les détails des théories de la connaissance.

et Nora a toutes les raisons de croire qu'il est à la fois compétent et sincère concernant ses réclamations. D'un autre côté Nora est sensible à la pression de deux de ses amis qui appartiennent à un culte religieux et qui finissent par la convaincre que le témoignage d'une personne athée est complètement non fiable. Nora sait que Calvin est athée. Un jour après leur cours, Calvin affirme à Nora que Hitler a été élevé chrétien. La croyance que le témoignage d'un athée n'est pas fiable, ne vient pas alors à l'esprit de Nora et elle finit par croire le témoignage de Calvin. Après plusieurs années, Nora n'a plus de contact avec ses amis du culte religieux et finit par totalement oublier la croyance selon laquelle le témoignage d'une personne athée n'est pas fiable. Par ailleurs, elle continue à croire, en se basant sur le témoignage de Calvin, que Hitler a été élevé chrétien.

Selon Lackey, quand Nora a acquis la croyance à propos d'Hitler à un temps T1, sa croyance était injustifiée à cause de la présence d'un *defeater* doxastique : le fait que le témoignage d'un athée serait non fiable. Toutefois, quand le *defeater* s'est estompé de sa mémoire à un temps T2, la croyance de Nora est devenue justifiée car il n'y avait plus un *defeater* mettant sa véracité en question⁶.

Dans sa réponse à l'article de Lackey, Thomas D. Senor critique, dans son article intitulé "Preserving Preservationism: A Reply to Lackey", les conclusions de Lackey sur le cas de Nora. Senor rejette le fait que cet exemple montre que la mémoire est épistémologiquement génératrice en soulignant que le statut épistémologique d'une croyance mémorielle ne peut être supérieur à son statut au moment de sa formation qu'en présence des nouvelles évidences ou suite au fonctionnement d'un processus mental (raisonnement, inférence...) susceptible de révéler la véracité de la croyance en question. Ainsi, même si le *defeater* est oublié, il continue à accomplir son rôle en affaiblissant le statut épistémologique de la croyance de Nora à propos d'Hitler. Pour expliquer son point de vue, Senor fait l'analogie entre le cas d'un *defeater* oublié et le cas d'une évidence oubliée. Ainsi, il dit qu'il peut continuer à savoir et à croire d'une manière justifiée que le président américain Abraham Lincoln a été tué au théâtre de Ford en dépit du fait d'avoir oublié l'évidence qui justifie cette croyance et qui peut être la lecture de cette idée dans un livre d'histoire ou un cours à l'école donné par un professeur qui représente

⁶ Quelqu'un peut défendre que le *defeater* doxastique dans ce cas ne peut pas affecter ou affaiblir le statut épistémologique de la croyance de Nora à propos de Hitler car ce *defeater* est irrationnel et injustifié. Mais Lackey souligne qu'un *defeater* doxastique n'a pas besoin d'être vrai ou rationnel pour pouvoir mettre le statut épistémologique d'une croyance en question. C'est par la simple présence d'un tel *defeater* que la croyance de Nora devient incohérente avec son système doxastique qui contient dès lors deux croyances contradictoires.

une source fiable d'informations historiques. Selon Senor, de la même manière que l'évidence oubliée continue à justifier la croyance à propos de Lincoln, un *defeater* oublié, comme celui dans le cas de Nora, continue à mettre en question sa croyance sur Hitler.

Lackey critique la structure du contre-exemple de Senor : elle explique que le fait d'oublier l'évidence qui justifie un événement historique très connu, comme l'assassinat de Lincoln, n'affecte pas le statut épistémique de la croyance à propos de cet événement car ce genre d'informations figure dans plusieurs sources accessibles à tout le monde (des livres d'histoires, des documentaires...). Ainsi, même si la personne oublie l'évidence qui était à l'origine de sa croyance à propos de l'assassinat de Lincoln à T1, il se peut qu'elle ait acquis d'autres évidences entre T1 et T2 qui justifient cette croyance. On précise que ce n'est pas le cas dans l'exemple de Nora où le *defeater* apparaît une seule fois à un temps T1 et où il n'y a pas de possibilité qu'il réapparaisse une deuxième fois entre T1 et T2.

Ce genre de distinction entre les deux exemples nous fait penser à la différence entre un souvenir épisodique et un souvenir sémantique où le premier est formé des informations et des événements qui ont eu lieu une seule fois dans un cadre spatio-temporel bien déterminé alors que le contenu d'un souvenir sémantique peut figurer dans plusieurs sources à plusieurs occasions. C'est pour cette raison que nos croyances sur le monde (qui sont des souvenirs sémantiques) n'ont pas besoin d'être conservés avec une autre croyance telle que la source de l'information ou sa preuve pour qu'on les juge comme des croyances justifiées. Cependant, un souvenir épisodique doit être accompagné d'une image mémorielle ou cohérent avec nos autres croyances. En d'autres termes, il ne doit pas être supplanté par une autre croyance.

Lackey ne mentionne pas la mémoire épisodique ni la mémoire sémantique dans sa critique de l'exemple de Senor, mais elle propose qu'un contre-exemple adéquat à la situation qu'elle a présenté dans l'exemple de Nora doit avoir les critères suivants : l'évidence qui justifie l'information doit être l'unique évidence à avoir joué ce rôle au moment de l'acquisition de l'information. Aucune autre évidence ne doit être acquise entre T1 et T2. De plus, l'évidence acquise à T1 doit être complètement oubliée à T2.

Lackey présente un exemple qui respecte ces critères et dans lequel une fille de deux ans⁷ voit son père fumer pour la première et la dernière fois de sa vie. Puis à 25 ans elle croit que son

⁷ Lackey note que la fille peut être plus âgée et avoir 3 ou 4 ans pour être capable de former une croyance justifiée à propos de son père.

père est un fumeur malgré le fait qu'elle ne se souvient pas de l'avoir vu fumer. Lackey se demande si à 25 ans cette fille sait ou si elle a une croyance justifiée que son père est un fumeur. Elle avance une réponse négative à cette question en soulignant que la seule évidence qui justifie la croyance de la fille est complètement oubliée. En effet, la fille à 25 ans n'a pas une image mémorielle qui lui confirme qu'elle a déjà perçu son père fumer⁸: à défaut d'une telle évidence, la croyance de la fille reste injustifiée. Après cet exemple, Lackey propose à Senor de faire la distinction entre les cas où l'évidence oubliée continue toujours à remplir son rôle de justification et les autres cas où elle ne tient plus comme une justification pour les croyances en question. En absence d'une telle distinction, l'argumentation de Lackey sur le caractère générateur épistémologiquement de la mémoire demeure invaincue. En d'autres termes, l'analogie faite par Senor entre les évidences oubliées et les *defeaters* oubliés ne peut pas être utilisée comme un exemple contre l'hypothèse de Lackey qui a démontré la présence de certains cas où une évidence oubliée à un temps T2 ne peut pas justifier une croyance qu'elle a déjà pu justifier à un temps T1.

Comme on l'a mentionné précédemment, la différence entre les cas où une évidence oubliée continue à justifier une croyance mémorielle et les cas elle ne pourrait plus continuer son rôle de justification dépend de la nature de l'information ou de la croyance mémorielle : une croyance sémantique continue à être justifiée malgré l'absence de l'évidence qui la confirme, tandis qu'une croyance épisodique a toujours besoin d'être accompagnée par une évidence pour qu'elle soit justifiée.

En adoptant cette distinction on peut conclure que la mémoire dont Lackey essaie de démontrer le caractère génératif est la mémoire épisodique.

Lackey anticipe ses opposants qui proposeraient que le *defeater* doxastique dans le cas de Nora puisse se transformer en *defeater* normatif (que Nora a aurait l'obligation de croire) en rappelant qu'un *defeater* normatif est une proposition stipulant que la justification de la véracité d'un sujet s'effectue grâce à la présence de certaines évidences, ce qui n'est pas le cas de la proposition " un athée est une source non fiable". En fait, la croyance de Nora à propos de la non-fiabilité des athées n'est pas justifiée et aucune évidence ne la soutient. Dès lors, elle ne peut pas être considérée comme un *defeater* normatif et Nora n'a pas l'obligation de la croire. Donc, Nora avait un *defeater* doxastique au moment T1 qui l'empêchait d'avoir une

⁸ Une telle image pourrait être aussi un faux souvenir mais là je n'envisage pas cette possibilité.

justification en la croyance que Hitler aurait été élevé chrétien. Etant donné que ce *defeater* s'estompe de sa mémoire et ne supplante plus sa croyance, on peut considérer que Nora a une croyance justifiée sur Hitler au temps T2. Ce qui veut dire que la mémoire de Nora est génératrice épistémologiquement car elle a changé le statut épistémique de son souvenir entre T1 et T2.

Un autre exemple présenté par Lackey aborde le cas d'Arthur qui visite sa tante Lola, cette dernière lui racontant durant leur déjeuner que le maire de leur région aurait reçu des pots-de-vin en échange de faveurs politiques. Lola est généralement une source fiable d'informations pour Arthur, ainsi ce dernier forme la croyance, en se basant sur les paroles de sa tante, que le maire est corrompu. Mais, au moment où la tante Lola racontait cette histoire à Arthur, les chaînes télévisées et les journaux financés par les alliés du maire diffusaient des informations pour l'acquitter de ces accusations. Étant donné que ni Arthur ni sa tante Lola ne prêtaient attention aux médias, tous les deux continuèrent de croire que le maire avait pris des pots-de-vin. Après un moment, la propagande essayant de défendre le maire arrêta de se propager et tout le monde sut que le maire était vraiment corrompu. La question maintenant est de savoir si on peut considérer qu'Arthur savait que le maire avait reçu des pots-de-vin ou si il avait une croyance justifiée. Au début, à l'instant T1 d'acquisition de l'information, la croyance d'Arthur était supplantée par les informations diffusées dans les médias et qui défendaient le maire⁹. Mais à un moment T2, suite à l'arrêt de la propagande des alliés du maire, la croyance d'Arthur selon laquelle le maire était corrompu est justifiée car il n'y a plus d'informations qui supplantent sa croyance au sujet du maire.

Les partisans du point de vue conservateur de la mémoire peuvent refuser que les informations diffusées dans les médias par les alliés du maire jouent le rôle d'un *undefeated normative defeater* car par définition ce dernier doit être vrai pour qu'il puisse supplanter une croyance. Lackey anticipe ces critiques en soulignant qu'Arthur, étant donné qu'il est membre d'une société, doit être au courant de ce qui se passe autour de lui, notamment avec ce qui est diffusé dans les journaux et les médias, pour qu'il soit justifié d'avoir une croyance qui constitue une affaire concernant toute la société. En d'autres termes, Arthur ne peut pas être considéré comme un agent fiable juste en se basant sur ses capacités cognitives car dans son cas la croyance en question a une composante sociale, ce qui implique que sa justification a aussi une

⁹ Arthur avait ainsi un *undefeated normative defeater* qui supplante la croyance d'Arthur selon laquelle le maire avait reçu des pots-de-vin.

composante sociale . Ainsi, Arthur doit être au courant de ce qui se passe dans la société pour qu'il soit justifié de croire que le maire ait reçu des pots-de-vin. C'est pourquoi Lackey défend que la croyance d'Arthur selon laquelle le maire est corrompu n'est pas justifiée au temps T1. En revanche, comme les rumeurs n'existent plus au temps T2, la croyance d'Arthur devient justifiée car il n'y a plus une autre croyance qui la supplante.

Senor s'oppose à cette conclusion de Lackey et soutient que la croyance d'Arthur est toujours supplantée à l'instant T2 car elle était mal formée dès le début (à cause de la présence du *defeater*). Senor explique son idée en prenant un exemple d'un homme "Smith" qui va pour acheter une voiture et qui se rend compte qu'avec l'argent qu'il possède il peut juste payer le prix de la voiture sans les taxes. Finalement, il profite du fait qu'il peut payer les taxes plus tard (dans une semaine au maximum) et il achète la voiture avec l'intention de ne pas payer ses taxes après. Après deux mois , les taxes sur les voitures sont éliminées par le gouvernement, ainsi Smith n'a plus à payer les taxes de sa voiture. Est-ce que cela veut dire que l'achat de Smith est légitime ? Senor répond par la négation à cette question. En fait, de son point de vue, l'achat de Smith était illégitime dès le début et les changements dans l'environnement de consommation (l'élimination des taxes sur l'achat des voitures) n'altèrent pas le statut de son achat illégitime. Senor fait l'analogie entre l'exemple de Smith et celui d'Arthur pour soutenir que la croyance de ce dernier à un temps T2 demeure injustifiée même s'il n'y a plus une information qui la supplante.

Lackey trouve que l'exemple de Senor ne correspond pas vraiment à la situation qu'elle a abordé dans l'exemple d'Arthur. En effet, le point crucial dans le cas d'Arthur est le fait que les informations diffusées dans les médias sont trompeuses et qu'une fois que les journaux et les chaînes télévisées arrêtent de diffuser ces informations, la croyance d'Arthur selon laquelle le maire aurait reçu des pots-de-vin devient justifiée. Ce point central dans l'exemple d'Arthur n'est pas présent dans le cas de Smith, ainsi Lackey propose de faire des modifications dans l'exemple présenté par Senor pour qu'il corresponde mieux à ce qu'elle a étudié. Elle ajoute à l'exemple de Smith que la cause de l'élimination des taxes sur l'achat des voitures est dû au fait que le gouvernement se rend compte que les gens sont surtaxés. En conséquence, il décide d'éliminer les taxes sur l'achat des voitures. Dans ce cas, Lackey trouve que l'achat de Smith, bien qu'il ait été illégitime en premier temps, devient légitime après la suppression des taxes car ces dernières n'auraient pas dû être imposées dès le début (les gens étant surtaxés). Lackey montre ainsi qu'un changement dans l'environnement est capable de changer le statut de

légitimité d'un achat . De la même manière, un tel changement peut changer le statut épistémologique d'une croyance.

À mon avis l'analogie entre le cas d'Arthur et celui de Smith n'est pas appropriée pour la compréhension de l'effet du changement environnemental sur le statut épistémologique d'un souvenir puisqu'il y a une différence entre ce qui est moralement légitime et ce qui est épistémologiquement vrai. Même après la modification de l'exemple de Smith par Lackey, quelqu'un peut défendre que l'achat de Smith est légitime dès le début en le considérant comme un acte contre un gouvernement qui met trop des taxes sur les gens. Cependant le statut épistémologique d'une croyance n'est pas sujet à tant d'interprétations comme c'est le cas dans le domaine de la morale ou l'éthique. C'est pourquoi je pense qu'il faut étudier l'exemple de Lackey loin de cette analogie.

En fait dans le cas de n'importe quelle propagande, il y a toujours deux points de vue opposés : l'un est celui des personnes qui diffusent la propagande et l'autre est celui de leurs opposants. Ce qui veut dire que dans le cas d'Arthur, sa croyance que le maire est corrompu n'avait pas seulement un *defeater* (la propagande diffusée par les alliés du maire) . Elle avait en effet aussi une justification proposée par les gens qui accusent le maire¹⁰. Imaginons alors qu'Arthur et sa tante Lola regardent les nouvelles dans la télévision ou les journaux, ils seront alors exposés à deux informations contradictoires et le fait de vérifier laquelle des informations il faut croire n'est pas un travail facile . A ce stade, l'information disant que le maire aurait reçu des pots-de-vin est incertaine, son statut épistémique général ne peut pas être déterminé avant de regrouper toutes les évidences en rapport avec cette affaire. Ce que je veux dire par là est que le fait que la croyance de Arthur à T1 est injustifiée n'est pas juste le résultat de la présence d'un *defeater*, dont Arthur est conscient ou pas, mais ce serait plutôt à cause du fait que l'information elle-même n'est pas certaine à cette période. À T2, les gens qui essayaient de défendre le maire arrêtent leur propagande et l'information selon laquelle le maire est corrompu devient certaine, c'est pourquoi la croyance d'Arthur devient justifiée. Donc le changement environnemental ne change pas le statut épistémologique de la croyance d'Arthur, mais change le statut épistémique de l'information elle-même : à T1 on avait une information incertaine à cause de la présence d'hypothèses contradictoires alors qu'à T2 l'information comme quoi le maire aurait reçu des pots-de-vin devient bien certaine après la disparition de toute anti-hypothèse. Si on rappelle le

¹⁰ Les évidences pour l'accusation du maire peuvent être considérées comme un *defeater* du *defeater* initial disant que l'accusation du maire est une propagande utilisée par ses opposants politiques.

cas de Nora, l'information que Hitler avait été éduqué chrétien avait déjà un statut épistémique positif bien déterminé dès T1: l'information était vraie mais la croyance de Nora était injustifiée à cause de la présence d'un *defeater* doxastique. Ensuite, après que le *defeater* se soit estompé de sa mémoire, sa croyance est devenue justifiée. On en a ainsi conclu que la mémoire a généré le statut épistémologique positif de la croyance. Cependant, dans le cas d'Arthur on ne peut pas tirer une telle conclusion car le changement du statut épistémique de l'information se fait indépendamment de la mémoire¹¹. C'est la raison pour laquelle cet exemple ne peut pas montrer le caractère générateur épistémologiquement de la mémoire.

Pour sauver le conservationnisme, Senor défend alors une version moins faible selon laquelle une source est considérée épistémologiquement génératrice si elle produit des connaissances ou des justifications *prima facie* comme c'est le cas pour la perception par exemple. En absence des *undefeated defeaters*, la connaissance ou la justification serait *ultima facie*. Selon ce point de vue, la mémoire ne peut pas être considérée comme une source épistémologiquement génératrice car elle ne parvient pas à produire des connaissances ou des justifications *prima facie* : les justifications ou les connaissances stockées dans la mémoire proviennent toujours d'une autre source comme la perception ou l'introspection. Senor souligne que les exemples présentés par Lackey pour critiquer le conservationnisme se basent sur l'idée de la présence d'un *defeater* et où la mémoire transforme aux meilleurs des cas une croyance *prima facie* justifiée (provenant d'une perception ou d'un témoignage) en une croyance *ultima facie* justifiée (car le *defeater* s'est estompé de la mémoire par exemple, comme dans le cas de Nora). Il défie Lackey de trouver un exemple qui montre la mémoire comme une source génératrice des croyances *prima facie* justifiées.

Un tel exemple figure déjà dans le premier article de Lackey où elle montre que la mémoire peut générer des justifications *prima facie*, donc générer de la croyance . C'est le cas du conducteur surchargé, Clifford, qui conduit sa voiture vers son travail en écoutant la radio et buvant du café. L'attention de Clifford est divisée entre les autres voitures, l'environnement, les discussions et la musique de la radio ainsi que ses réflexions sur son travail. Le lendemain, Clifford retrouve son amie Phoebe à la boulangerie et au cours de leur conversation Phoebe lui demande si les travaux de construction ont commencé sur l'autoroute I55. Clifford prend une

¹¹ Le changement du statut épistémologique de la croyance mémorielle d'Arthur est lié au changement épistémique de l'information elle-même, aucun processus mémoriel n'avait été affecté pour générer une justification de la croyance.

pause suite à cette question et se souvient qu'il a bien vu des travaux de construction sur cette autoroute, qu'il prend rarement, hier en conduisant vers son travail. Clifford répond ainsi positivement à la question de Phoebe et note qu'il va prendre un chemin autre que l'autoroute I55 pour aller au centre de commerce pour éviter les problèmes de circulation causés par les travaux de construction. Il faut noter que Clifford aurait pris cette autoroute pour aller au centre de commerce si il ne s'était pas souvenu de l'image des travaux de construction suite à la question de Phoebe. Lackey explique qu'à T1, le jour où Clifford a pris l'autoroute I55, Clifford ne croyait pas qu'il y avait des travaux de construction car malgré le fait qu'il ait bien enregistré l'image des travailleurs dans son système cognitif, cette image ne s'est pas transformée en état de croyance. Cependant à T2, le moment où il s'est souvenu de l'image des travaux après la question de Phoebe, ce souvenir ou ces morceaux d'informations issus de la perception de Clifford se sont bien transformés en croyance mémorielle. La preuve que fournit Lackey de cette interprétation est que Clifford aurait pris l'autoroute I55 pour aller au centre de commerce si Phoebe ne lui avait pas posé la question sur les travaux de construction. Cela veut dire que Clifford n'avait aucun type de croyance à T1 en ce qui concerne les travaux de construction, pas même une croyance tacite ou dispositionnelle, car une telle croyance aurait dû être traduite en une décision de ne pas prendre l'autoroute I55 pour aller au centre de commerce, ce qui n'est pas le cas. Est-ce qu'on peut dire que cette décision est inférentielle et non pas due à la mémoire ? Lackey répond négativement à cette question. En effet, le fait d'inférer consiste par définition à tirer une information supplémentaire à ce qui a déjà été perçu. Cependant, dans le cas de Clifford, ce dernier n'a rien ajouté dans sa réponse à ce qu'il a déjà perçu. Si la question de Phoebe avait été « est ce qu'il y a des problèmes de circulation sur l'autoroute I55 ? » et que Clifford aurait répondu affirmativement à cette question, dans ce cas on aurait pu dire qu'il a inféré sa réponse, mais ce n'est pas la situation décrite par Lackey. A partir de là on peut déduire que la croyance qu'avait Clifford au moment T2 est purement mémorielle car bien que la matière première de cette croyance soit stockée grâce à la perception, le manque d'attention a fait que cette croyance n'est née qu'au moment de la récollection de l'image des travailleurs suite à la question de Phoebe. Cette information avait été produite et enregistrée de manière fiable dans le système cognitif de Clifford, ainsi la croyance correspondante est bien considérée comme justifiée. Cet exemple montre donc que la mémoire peut produire des croyances *prima facie* justifiées et comme il n'y a pas de *defeater* de la croyance de Clifford, sa croyance est alors aussi *ultima facie* justifiée. Donc même une version plus faible du conservationnisme,

comme celle soutenue par Senor, est rejetée par le contre-exemple de Lackey, ce qui implique que la mémoire peut être une source épistémologiquement génératrice. Cela veut dire que nos souvenirs ne sont pas toujours stockés sous forme de croyance ou de connaissances.

Lackey conclut en donnant un point de vue alternatif à celui conservacionniste où l'information stockée dans la mémoire ne serait pas nécessairement une croyance justifiée ou une connaissance : il suffirait qu'elle soit inscrite dans le système cognitif d'une façon fiable. Ainsi, pour dire qu'un sujet S croit d'une manière justifiée en P en se basant sur sa mémoire à T2 il faut que :

- 1) L'information à propos de P soit inscrite de manière fiable dans le système cognitif du sujet à un moment antérieur, T1.
- 2) L'information à propos de P soit inscrite dans le système cognitif du sujet à T1 grâce à une source différente de la mémoire (perception, témoignage...).
- 3) L'information à propos de P soit récupérée de manière fiable par S à T2
- 4) S ne doit avoir aucun *undefeated defeater* pour sa croyance à propos de P à T2. En d'autres termes, en absence d'hallucinations ou d'un témoignage d'une personne non fiable et malhonnête, une personne ayant un système cognitif sans problème peut croire en P de manière justifiée (avec P provenant d'une autre source que la mémoire), en se basant sur la mémoire à condition que la croyance mémorielle soit cohérente avec l'ensemble des autres croyances de la personne.

Comment le fait que la mémoire soit une source génératrice épistémologique peut-il influencer la conception même de la mémoire ?

Le caractère constructif de nos souvenirs et le fait que notre mémoire peut être une source génératrice épistémique nous amènent à repenser la métaphysique de la mémoire et son rôle de production des connaissances sur le passé. En effet, comment un souvenir construit et reconstruit à plusieurs reprises peut être une source fiable d'informations sur ce qui a eu lieu dans le passé ? Par ailleurs, comment une mémoire qui peut changer le statut épistémique d'un souvenir peut être toujours conçue comme une boîte ou un système qui conserve des informations sur le passé ?

Suite à ces révélations sur le caractère de la mémoire et les souvenirs, une approche différente de celle fournie par la théorie causale de la mémoire a émergé : « le voyage mental

dans le temps » (Mental Time Travel “MTT”). Ce terme fut inventé par Endel Tulving en 1985 et réfère à la capacité qu’a un individu pour reconstruire des événements qu’il a vécu dans son passé ainsi que pour construire des événements imaginaires qui peuvent avoir lieu dans le futur (Tulving 1985, 2002, Suddendorf et Corballis 1997). Cette théorie fera le sujet du chapitre suivant.

Chapitre 4 – Le voyage mental dans le temps

Selon cette approche, la mémoire est conçue comme une forme parmi d'autres du voyage mental dans le temps. De la même manière que la théorie causale de la mémoire, l'approche du voyage mental dans le temps soulève la question de savoir comment établir la différence entre un vrai souvenir et un fait imaginaire.

Le continuisme et le discontinuisme

Deux points de vue divergent suite à cette question : le « continuisme » et le « discontinuisme » (Perrin et Michaelian 2017). Pour chacun de ces points de vue, il existe deux versions, l'une extrême et l'autre modérée.

Le « continuisme extrême » défend qu'il n'y a aucune différence entre la mémoire et l'imagination, et que les deux résultent du même processus mis à part que l'une est orientée vers le passé alors que l'autre est orientée vers le futur. Une version « modérée » du continuisme soutient que la mémoire et l'imagination ont la même nature mais qu'elles se distinguent par une différence de degré : l'imagination nécessite un effort et une activation cognitive plus intense que l'effort qui se fait durant la remémoration.

A contrario, le « discontinuisme extrême » défend que la mémoire et l'imagination n'ont rien en commun, ce sont deux processus de nature différente. La version modérée du discontinuisme soutient que, malgré le fait que la mémoire et l'imagination se basent tous les deux sur une simulation constructive des événements, le lien causale entre la représentation actuelle et la représentation passée dans le cas de la mémoire implique une différence de nature entre cette dernière et l'imagination.

Choisir l'un ou l'autre de ces points de vue n'est pas une tâche facile ou évidente. Sur le niveau empirique, on trouve des preuves qui soutenant l'une et l'autre de ces positions. Certaines techniques d'imagerie du cerveau montrent que l'imagination et la mémoire ont la même base neuronale : les mêmes régions du cerveau s'activent lors des deux processus (Addis et al. 2007, Schacter et al. 2007). D'autres études d'imagerie cérébrale montrent que l'imagination nécessite plus d'effort cognitif que la mémoire, ce qui implique une activation de certaines régions du cerveau qui ne s'activent pas lors de la remémoration (Schacter et Addis 2007).

L'hypothèse de simulation épisodique constructive renforce l'idée que l'imagination et la mémoire ne sont que deux formes d'un même processus, l'une simulant des événements possibles dans le futur et l'autre simulant des événements qui ont déjà eu lieu dans le passé.

Ainsi, comme le défend un continuiste modéré, la différence serait simplement caractérisée par le degré d'effort cognitif exercé durant les deux formes de voyage mental dans le temps. On peut penser que dans les deux cas il y a la même matière première, mais ce qui diffère est la façon avec laquelle on construit ou reconstruit à partir de cette matière première. Pourtant, les discontinuistes s'opposent au fait que seule la différence de degré soit impliquée et avancent l'idée que le souvenir est plus riche en détails sensoriels et contextuels qu'un événement imaginé. Cela impliquerait que le processus de reconstruction des souvenirs diffère de celui de construction des événements futurs en intégrant des éléments qui ne sont pas présents dans le processus d'imagination. Ainsi, selon le discontinuisme, la mémoire et l'imagination diffèrent selon la nature du processus en question.

D'autres preuves en faveur du continuisme s'appuient sur le fait que la perte de la mémoire épisodique et aussi accompagnée par la perte de la capacité à imaginer le futur (Tulving 2001, Klein et al. 2002). De même, un enfant commence à développer les deux capacités vers le même âge (Vandekerckhove 2009, Perner et al. 2010). Cependant, d'autres constats montrent que des déficiences de certaines régions du cerveau affectent la capacité à imaginer le futur sans affecter la mémoire épisodique (Berryhill et al. 2010). De plus, les discontinuistes partent de la distinction entre les fonctions de la mémoire et de l'imagination pour montrer que les deux sont différents en nature (Schacter et al. 2007). La mémoire, selon eux, permet de résoudre des problèmes et règle le comportement de la personne en se basant sur ses expériences passées, alors que l'imagination aura comme rôle la sécurisation d'une image de soi positive de la personne. A l'opposé, les continuistes partent des similarités phénoménologiques entre la mémoire et l'imagination pour défendre le fait qu'elles résultent du même processus. Ils soulignent le fait que dans les deux cas, on a plus de facilité à se souvenir ou à imaginer des événements proches dans le temps. Le fait de se souvenir ou d'imaginer devient de plus en plus difficile à mesure que l'on envisage des événements temporellement éloignés du présent (Tulving 1985).

On voit alors que les preuves empiriques ne permettent pas de trancher le débat entre les continuistes et les discontinuistes puisque les deux camps possèdent des arguments pour leur position. Pour cette raison, il s'avère nécessaire d'examiner les preuves philosophiques de chaque point de vue afin de voir si cela permettra de choisir entre les deux.

Les discontinuistes fournissent des arguments épistémiques, métaphysiques et phénoménologiques en faveur de leur position. D'abord, sur le plan épistémique, les discontinuistes partent de l'idée que les erreurs d'identification surgissent durant la

remémoration et non pas durant l'imagination. Ainsi, selon le discontinuisme, on peut confondre deux individus ou deux objets similaires car l'identification se base sur un lien causal approprié entre la représentation actuelle de l'objet ou de l'individu avec la représentation passée. Dans le cas où ce lien n'est pas conservé (la trace mnésique qui assure ce lien s'est estompée), les erreurs d'identification surgissent. Cependant, lors de l'imagination, les identités des individus ou des objets imaginés sont stipulées par la personne, ce qui empêche la possibilité des erreurs d'identification. En réalité, la mémoire et l'imagination sont toutes les deux sujettes aux problèmes d'identification car elles sont toutes deux le résultat d'une simulation constructive épisodique. De même, l'identification est par définition une comparaison avec ce que la personne avait déjà en tête sur un objet ou sur un individu. De cette façon, lorsque la personne identifie mal un objet ou un individu, les événements futurs imaginés comportant cet individu ou cet objet vont aussi avoir des problèmes d'identification.

Sur le plan métaphysique, la différence entre la nature du contenu mémoriel et de celui de l'imagination implique une différence de nature entre les deux processus. Ainsi, selon les relationnalistes, le contenu du souvenir est formé par les événements passés qu'a vécu la personne à un moment antérieur à l'état de souvenir. Cependant, le contenu de l'imagination est constitué par des événements qui peuvent ou non avoir lieu dans le futur. C'est pourquoi, le contenu du souvenir est réel et fait partie du monde extérieur contrairement au contenu du voyage mental dans le futur qui ne dépend que de l'esprit de la personne. Cette différence pousse les discontinuistes à considérer le voyage mental vers le passé et le voyage mental vers le futur comme étant deux processus de nature différente.

Mais, comme je l'ai déjà mentionné dans l'étude du relationnalisme, cette théorie rencontre un problème sérieux dans l'explication des faux souvenirs. En effet, si le contenu du vrai souvenir est un événement passé alors le faux souvenir doit à son tour être différent par nature du vrai souvenir puisque son contenu n'a pas vraiment eu lieu dans le passé. Cependant, il n'y a aucun résultat empirique qui soutient cette implication du relationnalisme, on va donc abandonner dans la suite cette théorie en faveur du représentationnalisme.

Sur le niveau phénoménologique, un raisonnement pareil à celui avancé sur le niveau métaphysique permettra de montrer la faiblesse du discontinuisme. En effet, le discontinuiste souligne que la conscience en question dans le cas du voyage mental dans le passé diffère de celle en question dans le cas du voyage mental dans le futur.

Lorsqu'on se souvient des événements passés, le souvenir s'accompagne d'une conscience expérimentale due au fait que cet événement avait déjà été vécu par l'individu qui a expérimenté tous ses détails. En revanche, pour le voyage mental dans le futur, la personne ne peut pas avoir ce type de conscience car l'événement imaginé n'a pas encore eu lieu. Face à cet argument, le continuiste se réfère encore une fois à l'exemple des faux souvenirs pour montrer que le raisonnement du discontinuiste n'est pas satisfaisant. En fait, la différence entre la phénoménologie du souvenir et celle de l'imagination évoquée par les discontinuistes repose sur l'idée du lien causal entre la représentation actuelle et la représentation passée d'un événement. Ainsi, selon eux, le lien causal, qui est juste présent dans le cas de la remémoration est la base de la conscience expérimentale qui n'est pas présente lors de l'imagination. Toutefois, ce lien causal n'est pas présent lors d'un faux souvenir et malgré ce fait, le sujet semble avoir une conscience expérimentale. Si on suit le raisonnement du discontinuiste, le faux souvenir qui ne conserve pas un lien causal avec le passé doit être de nature différente que le vrai souvenir, ce qui n'est pas montré empiriquement. Une fois encore, l'argument du discontinuiste n'est pas satisfaisant. Si on examine bien les arguments du discontinuisme et ceux du continuisme, on trouvera que le point central de leur différence est la nécessité ou pas de la présence du lien causal dans le cas du voyage mental dans le passé. Les discontinuistes soulignent l'importance d'un tel lien alors que les continuistes soutiennent qu'on peut se souvenir sans ce lien causal. Ce dernier est conservé grâce à la trace mnésique. Dans ce cas, comment peut-on se souvenir sans l'activation de la trace mnésique appropriée à l'événement en question ?

En fait, il y a des cas où le souvenir pourrait être le résultat de deux ou plusieurs traces mnésiques dont chacune d'elles réfère à un événement passé différent des autres. Par exemple, une personne peut se souvenir de son premier dîner avec son équipe de travail : le restaurant où ils étaient, les plats qu'ils avaient mangé, les personnes présentes, etc. mais en confondant des détails de ce souvenir avec des détails appartenant à un autre dîner avec l'équipe. Dans ce cas, il serait très strict de dire que la personne n'est pas dans un état de remémoration car elle se souvient mal de certains détails. Ainsi, malgré le fait que son souvenir n'est pas le résultat d'un lien causal approprié, la personne se souvient bien de son premier dîner d'équipe. Cela implique qu'il y aura des situations où le lien causal n'est pas une condition nécessaire pour la remémoration. Associé à l'hypothèse de simulation constructive, le continuisme semble donc plus convainquant que le discontinuisme dans la théorie du voyage mental dans le temps.

Cependant, une théorie alternative à la théorie causale de la mémoire stipule que le lien causal avec le passé peut être assuré par un autre moyen que la trace mnésique. La « théorie

attributionnelle » se base sur la présence d'une caractérisation procédurale, telle que la facilité ou l'aisance des processus de reconstruction des expériences passées, pour défendre la présence d'un lien causal avec le passé (Jacoby et al.1989, Mitchell et Johnson 2000, Addis et al.2009). Dans cette approche, pour faire la différence entre un souvenir et un événement imaginé, il suffit de surveiller la présence d'un effet procédural qui caractérisera nos souvenirs.

L'approche attributionnelle permettra ainsi d'expliquer le fait que l'imagination nécessite un effort cognitif plus important que ce qui est utilisé dans le cas du voyage mental dans le passé où la simulation constructive est beaucoup plus fluide.

Si la théorie attributionnelle s'avère vraie, on peut se demander si elle appuie le discontinuisme ? La théorie attributionnelle impliquerait-elle une différence de nature entre le voyage mental dans le passé et le voyage mental dans le futur ?

Il faut savoir que l'aisance ou la fluidité de la simulation d'une représentation n'est pas toujours un signe que cette dernière provient d'une expérience passée car il y a d'autres facteurs qui peuvent produire la facilité d'une simulation. C'est pourquoi même dans le cas d'un faux souvenir, il y a une fluidité dans la simulation de la représentation malgré le fait qu'elle ne provient pas d'une expérience passée. Cela veut dire qu'une caractérisation procédurale n'est pas nécessairement le résultat d'un lien causal avec le passé. Faut-il alors chercher un autre critère pour distinguer la mémoire de l'imagination ?

Un discontinuiste va toujours chercher un critère pour défendre la nécessité du lien causal avec le passé dans le cas de la mémoire alors qu'un continuiste va défendre qu'un critère qui distinguera la mémoire de l'imagination ne fera qu'une distinction de degré entre les deux formes du voyage mental dans le temps, et non pas une différence de nature. En d'autres termes, il n'y a pas de solution absolue au débat entre le continuisme et le discontinuisme.

Implications métaphysique et épistémique du voyage mental dans le temps

Dans le cas où on adopterait le continuisme comme approche du voyage mental dans le temps, il faudrait examiner des problèmes qui surgiraient sur le plan épistémique et métaphysique. Sur le niveau épistémique, il faudrait expliquer comment la mémoire peut être une source de connaissances sur le passé si il n'y a pas un lien causal sous-jacent entre la représentation simulée et l'expérience passée. De plus, si la mémoire épisodique et l'imagination ne sont que deux formes du voyage mental dans le temps, alors quel serait l'objet de ce dernier ?

Pour répondre à la première question, il faut d'abord distinguer deux questions épistémiques différentes : la « question épistémique pragmatique » et la « question épistémique

stricte » (Sant'Anna 2018). La question épistémique pragmatique consiste à se demander si la mémoire nous fournit des informations qui nous permettront dans certains contextes de faire des inférences utiles sur ce qui avait eu lieu dans le passé. La question épistémique stricte consiste quant à elle à savoir si la mémoire nous fournit des connaissances sur le passé qui nous serviront comme base de nos croyances justifiées sur le passé. Pour répondre à cette dernière question, il faut identifier ce qui permet à nos souvenirs d'être une telle base pour nos croyances. La distinction entre les deux questions est due au fait qu'une réponse positive à la question pragmatique n'impliquera pas nécessairement une réponse positive à la question stricte. En fait, ma mémoire peut me fournir certaines informations sur un événement passé, informations que je peux vérifier en les coordonnant avec les informations d'une autre personne. Ce procédé me permettra de faire des inférences sur cet événement passé dans ce contexte mais cela ne veut pas dire que j'aurai des connaissances sur cet événement.

La théorie causale fournit une réponse à la question épistémique stricte grâce au lien causal entre la représentation actuelle de l'événement et la représentation passée. Cela veut dire que nos croyances sur le passé provenant de la mémoire sont justifiées car il y a un lien causal approprié entre le souvenir et l'événement passé.

Dans la théorie du voyage mental dans le temps, ce lien causal avec le passé n'est pas nécessaire ce qui amène à la question de savoir comment la mémoire peut-elle servir dans ce cas comme une source de connaissances sur le passé.

Il y a trois tentatives de réponse à cette question. La première, proposée par Kourken Michaelian (2016), repose sur l'idée du fiabilisme. Selon cette théorie, le statut épistémique d'une croyance dépend de la fiabilité du processus qui l'a produit. La mémoire est considérée selon cette théorie comme une source fiable car elle est le résultat des processus sous-jacents fiables, tel le processus de surveillance des sources. Cependant, cette réponse n'est pas satisfaisante pour quelqu'un sceptique à propos du fiabilisme.

La deuxième réponse repose sur la théorie éternaliste (Bernecker 2008) des événements. Dans ce cadre, notre connaissance sur le passé est directe car elle provient immédiatement de l'événement passé en question. J'ai déjà discuté le problème de l'éternalisme et du relationnalisme et montré que cette réponse est aussi insatisfaisante pour les partisans du réalisme indirect.

Une troisième réponse proposée par André Sant'Anna (2018) consiste à ne pas distinguer la question épistémique pragmatique et la question épistémique stricte. Selon Sant'Anna, le fait

d'avoir des connaissances sur le passé influence notre comportement dans le futur dans le sens où on serait capable de faire des inférences utiles sur comment les choses avaient été dans le passé. Ainsi, si le souvenir nous permet de nous mettre d'accord avec d'autres personnes sur les détails de ce souvenir, qu'on partage avec les autres, cela reflète qu'on a des connaissances sur notre passé. Selon cette position, le lien causal avec le passé n'est pas nécessaire car nos représentations actuelles sont censées nous permettre d'inférer des connaissances sur les événements passés. Cependant, comme dans le cas du fiabilisme et de l'éternalisme, cette position n'est satisfaisante que pour quelqu'un adoptant le point de vue pragmatique en épistémologie. De plus, cette position semble arbitraire dans le sens où notre connaissance sur le passé dépend de la mise en accord sur les détails d'un souvenir par un certain nombre d'individus, sans donner aucun indice ou aucune condition sur l'identité de ces individus. Ajoutons qu'un groupe de personnes peuvent se mettre d'accord sur les détails d'un souvenir sans que ces détails soient vrais (un faux souvenir collectif).

Ce qu'on peut déduire de ces trois tentatives de réponse à la question épistémique de la mémoire est que chacune d'elles nécessite auparavant un engagement métaphysique ou épistémique controversé, ce qui rend la réponse à cette question de plus en plus difficile.

Sur le niveau métaphysique, la question est d'identifier l'objet du voyage mental dans le temps. Si la mémoire est une forme du voyage mental dans le temps alors son objet dépendra nécessairement de l'objet du voyage mental dans le temps. Le problème est que dans la littérature, il n'y a pas encore de travaux traitant de cette question. C'est pourquoi, à ce stade, on ne peut que tenter d'apporter un début de réponse à cette question.

L'une des approches que l'on peut adopter pour déterminer l'objet du voyage mental dans le temps serait d'identifier l'objet de la mémoire, puis de faire une démarche en arrière pour identifier l'objet du voyage mental dans le temps qui est plus fondamental que l'objet de la mémoire.

L'autre manière consisterait à essayer de déterminer dès le début l'objet du voyage mental dans le temps ce qui est beaucoup plus difficile. Dans ce but, on peut chercher à distinguer les différentes formes du voyage mental dans le temps. En fait ce dernier ne comporte pas seulement la mémoire épisodique et le voyage mental dans le futur, les pensées contrefactuelles en font partie aussi. Les pensées contrefactuelles peuvent être dirigées également vers le passé et le futur. Je peux par exemple imaginer comment aurait pu être ma vie jusqu'à présent si un événement particulier de mon passé n'avait pas eu lieu. De même, je peux imaginer comment

ma vie pourrait être dans le futur, si un événement de mon passé était différent. Cela nous amène à penser à la façon dont des événements qui ne peuvent plus jamais avoir lieu pourront quand même être les objets de nos pensées : la question portant sur l'objet du voyage mental dans le temps devient alors de plus en plus difficile.

Une solution possible serait de faire appel à la notion des « objets intentionnels » introduite par Brentano (2014). Ce sont des objets qui n'existent pas mais qui font l'objet direct de notre conscience. Une autre voie consisterait à faire appel au relationnalisme, mais on a déjà vu qu'il implique beaucoup de problèmes sur le plan métaphysique du fait que les événements imaginés n'ont jamais eu lieu. Ces événements imaginés, tout comme les événements passés qui ont déjà eu lieu mais ne continuent plus d'exister au présent, n'existent pas. Une troisième solution serait d'adopter le réalisme indirect ce qui éviterait les problèmes métaphysiques du réalisme direct et semble être le plus prometteur.

À mon avis, si la mémoire épisodique et l'imagination sont deux formes du même processus qui est le voyage mental dans le temps et que ce dernier repose principalement sur un processus de simulation constructive, alors on a deux possibilités quant à l'objet de ce processus. D'une part on peut penser que le processus de simulation constructive simule des matières premières différentes, mais qui sont traitées de manières similaires. Ou bien, le processus de simulation constructive aurait la même matière première, mais il arrive à former des objets différents à la fin correspondant chacun à une forme donnée du voyage mental dans le temps. Dans ce cas on peut imaginer ce processus comme une boîte à une seule entrée de données, mais avec au minimum quatre sorties correspondant chacune à l'objet de la forme du voyage mental dans le temps en question. La première supposition est plus du côté des discontinuistes alors que la deuxième serait plus en accord avec le continuisme.

Suite à ce qui a été discuté dans cette partie, on voit que la théorie du voyage mental dans le temps rend compte du caractère constructif de la mémoire, ce qui n'était pas le cas pour la théorie causale. Ce dernier point justifie à lui seul tout l'intérêt de l'étude de la mémoire comme une forme parmi d'autres de voyage mental dans le temps.

Conclusion

En conclusion de ce travail, je tiens à souligner que les différentes théories et concepts présentés dans ce mémoire ne constituent pas une réponse définitive et exhaustive à la question de la nature de la mémoire épisodique et de son statut épistémique.

Si l'on se base sur les résultats scientifiques les plus récents, la théorie du voyage mental dans le temps semble être la plus prometteuse pour tenter d'apporter une réponse à ces questions. Cependant, cette approche présente encore de nombreux aspects inexplorés, notamment la détermination de l'objet du voyage mental dans le temps. Ce dernier point devrait donc concentrer les efforts de la communauté dans l'avancement d'une théorie complète de la mémoire épisodique.

Bibliographie

- ADDIS, D. R., WONG, A. T. et SCHACTER, D. L., *Remembering the past and imagining the future : Common and distinct neural substrates during event construction and elaboration*. *Neuropsychologia*, vol. 45, n°7, 2007, p. 1363–77.
- ADDIS, D. R., PAN, L., VU, M.-A.N., LAISER, et SCHACTER, D. L., *Constructive episodic simulation of the future and the past: Distinct subsystems of a core brain network mediate imagining and remembering*. *Neuropsychologia*, vol. 47, n° 11, 2009, p.2222–38.
- ALBA, J. W., et HASHER, L., *Is memory schematic?* *Psychological Bulletin*, vol. 93, n° 2, 1983, p.203–231.
- ANDERSON, J. R., *A spreading activation theory of memory*, *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, vol. 22, n° 3, 1983, p.261–295.
- ATKINSON, R. C. et SHIFFRIN, R. M. , *Human Memory: A Proposed System and its Control Processes*, *Psychology of Learning and Motivation*, vol. 2, 1968, p.89-195.
- BARTLETT, F.C., *Remembering*, Cambridge University Press; Cambridge, UK, 1932.
- BERGSON, Henri, *Matière et Mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit (1896)*, Paris, Félix Alcan, 1911.
- BERNECKER, S., *The Metaphysics of Memory*, New York, Springer, 2008.
- BERNECKER, Sven, MICHAELIAN, Kourken, *The Routledge Handbook of Philosophy of Memory*, Abingdon, Routledge, 2017.
- BERRYHILL, M. E., PICASSO,L., ARNOLD, R., DROWOS, D. et OLSON, I. R., *Similarities and differences between parietal and frontal patients in autobiographical and constructed experience tasks*, *Neuropsychologia*, vol. 48, n°5, 2010, p.1385–93.
- BLOCK, Ned, FLANAGAN, Owen, et GÜZELDERE, Güven, *The Nature of Consciousness. Philosophical Debates*, Massachusetts, MIT Press, 1979.
- BOULANGER, Marie, et al. , *Déficits de la conscience autoétiologique et de la mémoire autobiographique : résultats d'une intervention cognitive dans la schizophrénie*, *Pratiques psychologiques*,vol. 23, n° 4, 2017, p. 437-453.
- BRAINERD, C.J, REYNA, V.F, *When things that were never experienced are easier to “remember” than things that were*, *Psychological Science*, vol. 9, 1998, p. 484–489.
- BRAINERD, C.J, REYNA, V.F., *The science of false memory*, Oxford University Press; New York, 2005.
- BRENTANO, F. , *Psychology from an Empirical Standpoint*, London, Routledge, 2014.
- BRAINERD, C. J., WRIGHT, R., REYNA, V. F., et MOJARDIN, A. H., *Conjoint recognition and phantom recollection*, *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, vol. 27, n° 2, 2001, p. 307–327.
- CIARAMELLI, E., GHETTI, S, FRATTARELLI, M, LADAVAS E, *When true memory availability promotes false memory: evidence from confabulating patients*, *Neuropsychologia*, vol. 44, 2006, p.1866–1877.
- CRAVER, Carl, *A Preliminary Case for Amnesic Selves : Toward a Clinical Moral Psychology* , *Social Cognition*, vol. 30, n° 4, 2012, p. 449-473.
- DEBUS, Dorothea, *Experiencing the Past: A Relational Account of Recollective Memory*, *Dialectica*, vol. 62, n°4, 2008, p. 405-432.
- DEESE, J., *On the prediction of occurrence of particular verbal intrusions in immediate recall*, *Journal of Experimental Psychology*, vol.58, 1959, p. 17–22.
- DEUTSCHER, Max, *A Note on saying and disbelieving*, *Analysis*, vol. 25, n° 3, 1965, p. 53–57.

- DOKIC, J., *Feeling the Past: A Two-Tiered Account of Episodic Memory*, Review of Philosophy and Psychology, vol.5, n°3, 2014 , p.413-426.
- GALLO, D. A., et ROEDIGER, H. L., *Variability among word lists in eliciting memory illusions: Evidence for associative activation and monitoring*, Journal of Memory and Language, vol. 47, n° 3, 2002, p. 469–497.
- GARDINER, John, *Episodic memory and autonoetic consciousness : a first-person approach*, The Royal Society, vol. 356, n° 1413, 2001, p. 1351-1361.
- HERRMANN, D. J., et HARWOOD, J. R., *More evidence for the existence of separate semantic and episodic stores in long-term memory*, Journal of Experimental Psychology: Human Learning and Memory, vol. 6, n°5, 1980, p. 467–478.
- INTRAUB, H., *Contextual factors in scene perception*, dans E. CHELALUK, et K.R. LLEWELLYN (Eds.), *The role of eye movements in perceptual processes* (p.45-72). Oxford England: North-Holland, 1992.
- INTRAUB, H., Bender, R.S., et MANGELS, J.A., *Looking at pictures but remembering scenes*, Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory and Cognition, vol. 18, 1992, p.181-191.
- INTRAUB, H., GOTTESMAN, C.V., et BILLS, A.J., *Effects of perceiving and imagining scenes on memory for pictures*, Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory and Cognition, vol 24, 1998 , p.186-201.
- INTRAUB, H., et RICHARDSON, M., *Wide-angle memories of close-up scenes*, Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory and Cognition, vol. 15, 1989, p.179-196.
- JACOBY, L. L., KELLEY, C. M. et DYWAN, J., *Memory attributions. Varieties of Memory and Consciousness: Essays in Honour of Endel Tulving*. Eds. H. L. Roediger and F. I. M. Craik. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum, 1989.
- JOHNSON, M. K., HASHTRUDI, S., et LINDSAY, D. S., *Source monitoring*, Psychological Bulletin, vol. 114, 1993, p. 3–28.
- JOHNSON, M. K., et RAYE, C. L., *Cognitive and brain mechanisms of false memories and beliefs*. Dans D. Schacter & E. Scarry (Eds.), *Memory, brain, and belief* (p. 35–86). Cambridge, MA: Harvard University Press. 2000.
- KLEIN, S. B. LOFTUS, J. et KIHLSSTROM, J. F., *Memory and temporal experience: The effects of episodic memory loss on an amnesic patient's ability to remember the past and imagine the future*, Social Cognition, vol. 20, n°5, 2002, p. 353–79.
- KORIAT, A., GOLDSMITH, M., & PANSKY, A. (2000). *Toward a psychology of memory accuracy*. Annual Review of Psychology, vol 51, p.481-537.
- LACKEY, J., *Memory as a Generative Epistemic Source*, Philosophy and Phenomenological Research vol, 70, n. 3 2005, p. 636-658.
- LACKEY, J., *Why Memory Really Is a Generative Epistemic Source: A Reply to Senor*, Philosophy and Phenomenological Research vol. 74, n. 1 2007, p. 209-219.
- LOFTUS, E. F., & LOFTUS, G. R. (1980). *On the permanence of stored information in the human brain*. American Psychologist, vol 35, n 5, p.409–420.
- MARTIN, C. B. , DEUTSCHER, Max, *Remembering*. The Philosophical Review, vol. 75, n° . 2, 1966, p. 161-196.
- MCDERMOTT, Kathleen B, WATSON, J., *The Rise and Fall of False Recall: The Impact of Presentation Duration*, Journal of Memory and Language, vol. 45, n°1, 2001, p. 160-176.
- MCKOON, Gail, RATCLIFF, Roger, et DELL, Gary, *A Critical Evaluation of the Semantic-Episodic Distinction* , Journal of Experimental Psychology, vol. 12, n° 2, 1986, p. 295-306.
- MICHAELIAN, K., *Generative Memory*, Philosophical Psychology, vol 24, n°3, 2011, p.323-342.

- MICHAELIAN, K., *Mental Time Travel: Episodic Memory and Our Knowledge of the Personal Past*, Cambridge, MA: MIT Press, 2016.
- MICHAELIAN, K.; ROBINS S.K., *Beyond the Causal Theory? Fifty Years after Martin and Deutscher*. Dans K. MICHAELIAN; D. DEBUS; D. PERRIN (eds.), *New Directions in the Philosophy of Memory*. London, Routledge, 2018, p. 13-30.
- MITCHELL, K. J. et JOHNSON, M. K., *The Oxford Handbook of Memory*. Eds. E. Tulving and F. I. M. Craik. New York: Oxford University Press, 2000.
- NAGEL, Thomas, *What Is It Like to Be a Bat ?*, *The Philosophical Review*, vol. 83, n° 4, 1974, p. 435-450.
- NATSOULAS, Thomas, *What Is This Auto-noetic Consciousness ?*, *The Journal of Mind and Behavior*, vol. 24, n° 2, 2003, p. 229-254.
- NEUMANN, Aurore, PHILIPPOT, Pierre, et DANION, Jean-Marie, *Impairment of Auto-noetic Awareness for Emotional Events in Schizophrenia*, *The Canadian Journal of Psychiatry*, vol. 52, n° 7, 2007, p. 450-456.
- PAYNE, D. G., ELIE, C. J., BLACKWELL, J. M., et NEUSCHATZ, J. S., *Memory illusions: Recalling, recognizing, and recollecting events that never occurred*, *Journal of Memory and Language*, vol.35, n°2, 1996, p.261–285.
- PERNER, J., KLOO,D. et ROHWER, M., *Retro- and prospection for mental time travel: Emergence of episodic remembering and mental rotation in 5- to 8-year-old children*. *Consciousness and Cognition*, vol.19, n°3, 2010, p. 802–15.
- PERRIN, D.; MICHAELIAN, K., *Memory as Mental Time Travel*, Dans: S. BERNECKER; K. MICHAELIAN (eds.), *The Routledge Handbook*, 2017.
- REYNA, V. F., et BRAINERD, C. J., *Fuzzy-trace theory: An interim synthesis*, *Learning and Individual Differences*, vol 7, n° 1, 1995, p.1–75.
- ROBINSON, Howard, *Perception*, London: Routledge, 1994.
- ROEDIGER, H.L, MCDERMOTT, K.B, *Creating false memories: remembering words not presented in list*, *The Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, vol. 21,1995, p.803–814.
- ROEDIGER, HL, WATSON, JM, MCDERMOTT, KB, GALLO, DA, *Factors that determine false recall: a multiple regression analysis*, *Psychonomic Bulletin and Review*, vol 8, n° 3, 2001, p.385-407.
- SALEH, Mai, *A Multisystem Memory Model for Conceptual Learning*, University of Illinois Press, vol. 127, n° 4, 2014, p. 477-488.
- SANT'ANNA, André, *Mental time travel and the philosophy of memory*, *Filosofia Unisinos*, vol. 19, n° 1, 2018.
- SCHACTER, D. L. et ADDIS, D. R., *The cognitive neuroscience of constructive memory: Remembering the past and imagining the future*, *Philosophical Transactions of the Royal Society B: Biological Sciences*, vol 362, n°1481, 2007, p. 773–86.
- SCHACTER, D. L., ADDIS, D. R. et BUCKNER, R. L., *Remembering the past to imagine the future: The prospective brain*, *Nature Reviews Neuroscience*, vol. 8, n°9, 2007, p. 657–61.
- SCHACTER, D.L, CURRAN, T, GALLUCCIO, L, MILBERG, W, BATES J., *False recognition and the right frontal lobe: a case study*, *Neuropsychologia*, vol 34, 1996, p.793–808.
- SCHACTER D.L, VERFAELLIE M, ANES M.D., *Illusory memories in amnesic patients: conceptual and perceptual false recognition*, *Neuropsychology*, vol 11, 1997, p.331–342.
- SCHACTER D.L, DOBBINS I.G, SCHNYER D.M., *Specificity of priming: a cognitive neuroscience perspective*, *Nature Reviews Neuroscience*, vol 5, 2004, p.853–862.

- SENROR, Thomas D. , *Preserving Preservationism: A Reply to Lackey*, Philosophy and Phenomenological Research, vol. 74, 2007, p.199–208.
- SHOBEN, Edward, WESCOURT, Keith, SMITH, Edward, *Sentence verification, sentence recognition, and the semantic-episodic distinction*, Journal of Experimental Psychology: Human Learning and Memory, vol. 4, 1978, p. 304-317.
- SIEWERT, Charles, *The Significance of Consciousness*, Princeton, Princeton University Press, 1997.
- SLOMAN, Aaron, *Phenomenal and Access Consciousness and the Hard Problem : A View from the Designer Stance*, International Journal of Machine Consciousness, vol. 2, n° 1, 2010, p. 117-169.
- SQUIRE, L. R. , *The Neuropsychology of Human Memory*, Annual Review of Neuroscience, vol 5, 1982, p 241-273.
- SUDDENDORF T, CORBALLIS MC., *Mental time travel and the evolution of the human mind*, Genetic, Social, and General Psychology Monographs, vol. 12, n° 2, 1997,p. 133–67
- TULVING, Endel, *Elements of episodic memory*, Oxford, Oxford University Press, 1983.
- *Memory and Consciousness* , Canadian Psychology, vol. 26, 1985, p. 1-12.
- *Multiple memory systems and consciousness* , Human Neurobiology, vol. 6, n° 2, 1987, p. 67-80.
- *Memory : Performance, knowledge, and Experience* , European Journal of Cognitive Psychology, vol. 1, n° 1, 1989, p. 3-26.
- *Origin of autoeogenesis in episodic memory*. In H. L. ROEDIGER III, J. S. NAIRNE, I. NEATH, & A. M. SURPRENANT (Eds.), Science conference series. The nature of remembering: Essays in honor of Robert G. Crowder, 2001, (p. 17–34). American Psychological Association .
- *Episodic Memory : From Mind to Brain* , Annual Review of Psychology, vol. 53, 2002, p. 1-25.
- VANDEKERCKHOVE, Marie M. P., *Memory, autoeogenic consciousness and the self: Consciousness as a continuum of stages*, Self and Identity, vol 8, n° 1, 2009, p. 4-23.
- VERFAELLIE, M, PAGE, K, ORLANDO, F, SCHACTER, D.L., *Impaired implicit memory for gist information in amnesia*, Neuropsychology, vol 19, 2005, p.760–769.
- WARRINGTON, E. K., WEISKRANTZ, L., *The effect of prior learning on subsequent retention in amnesic patients*, Neuropsychologia, vol. 12, 1974, p. 419-428.
- WOOD, F., TAYLOR, B., PENNY, R. et STUMP, D., *Regional cerebral blood flow response to recognition memory vs semantic classification task*, Brain Lang, vol. 9, 1980, p.113-122.
- ZELAZO, Philip David, MOSCOVITCH, Morris, et THOMPSON, Evan, *The Cambridge Handbook of Consciousness*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.